

Les poètes du Jura bernois

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **8 (1899-1901)**

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549652>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les poètes du Jura bernois. ¹⁾

Notre littérature jurassienne serait, assurément, plus variée et plus abondante, si, pendant des siècles, les souverains de notre pays n'avaient parlé une autre langue que celle de la grande majorité de leurs sujets et, si plus tard, après la courte et féconde, mais douloureuse, période de la domination française, nous n'avions été incorporés au plus puissant canton de la Suisse allemande. Tant il y a que les lois de notre histoire politique ont nécessairement contrarié le développement intellectuel et l'essor littéraire de notre peuple. Il ne sert à rien de récriminer ; les regrets ou les révoltes des hommes ne peuvent rien contre la force des choses.

De plus, la décentralisation excessive de la vie publique, sous les princes-évêques, le sommeil et presque la mort de tout idéal national, l'exiguïté de notre territoire, la rudesse de notre climat, la pauvreté de notre sol, l'accession tardive de notre contrée au mouvement industriel, la difficulté de communiquer avec le dehors, l'absence surtout d'un foyer et d'un centre de culture, comme Genève, Lausanne, Neuchâtel, toutes ces causes ont pesé lourdement sur les destinées spirituelles du Jura, si je puis ainsi parler ; notre littérature, j'entends notre littérature indigène, fleur de notre terroir, éclore sous notre ciel, — car les Tavannes, les Béguelin et d'autres ne nous appartiennent que par leur origine — ne date que de l'an de grâce 1830. Il y avait, auparavant, des Ajoulots, des Francs-Montagnards, des Delémontains, des Prévôtois, des Erguéliens, des Neuvillois ; il n'y avait pas de Jurassiens, en vérité, il n'y avait pas une nationalité jurassienne, et nous n'avons pris conscience de nous-mêmes, des précieuses et profondes

(1) Cette étude, que j'ai modifiée et complétée, a paru d'abord dans une revue de „jeunes“, la *Suisse romande*, née tout ensemble et décédée en 1885. Il m'a paru que sa place toute naturelle était dans les *Actes* de la Société jurassienne d'Émulation ; aussi me suis-je efforcé de la refondre et de lui donner une forme nouvelle qui permît de la considérer comme une œuvre à peu près inédite.

solidarités nées de l'histoire, de la race, de la langue, que lorsque nous avons éprouvé le besoin d'affirmer notre individualité et de revendiquer notre autonomie morale.

Malheureusement pour nous, tout restait à créer. Nous n'avions pas, comme d'autres de nos confédérés romands, un riche et glorieux passé. Nous n'avions pas d'écrivains qui nous eussent laissé une tradition, un exemple, une âme. Et, aujourd'hui encore, nos auteurs se trouvent placés dans des conditions de trop réelle infériorité. Non seulement, nous ne possédons ni académie, ni université, non seulement nous n'avons pas trouvé dans le patrimoine de nos ancêtres le goût des choses de l'esprit, le sens des choses de l'art, et nous avons dû reprendre pour notre compte le *fara da se* de l'Italie moderne, mais l'horizon est toujours borné. Les soucis matériels de l'existence sont toujours tyranniques, la passion des plaisirs intellectuels est toujours une exception et les lecteurs sont rares.

Il faut donc un certain courage pour se vouer à la littérature, quand la patrie est un coin de terre sur lequel une étoile clémente n'a pas lui et dont la population est égale à celle d'une capitale de province. Mais quoi ! Le sol natal est si cher ! On peut, d'un regard, en mesurer l'étendue et ce regard vous le met tout entier si près du cœur ! Le pays est bien alors une famille, très divisée hélas ! comme nous ne le savons que trop, une famille cependant où tout le monde se connaît et où il semble qu'il ne serait pas impossible de s'aimer. Ah ! nos misérables discordes, nos funestes querelles ! Ce qu'elles ont déjà fait de mal, ce qu'elles ont déjà empêché de bien ! On voudrait rêver de paix et de fraternité. Le rêve n'est jamais long. Jusque dans notre poésie, se glisse le triste écho de nos rivalités et de nos luttes. Nulle part ailleurs comme en elle, toutefois, le Jura ne peut se réconcilier avec lui-même. A travers les injustices du pamphlet, les ardeurs de la satire, les amertumes de l'ironie, la Muse jurassienne ne perd rien de sa fraîche ingénuité, de ses purs enthousiasmes, et vous la voyez bientôt s'envoler vers les tranquilles sommets d'où elle plane et où elle chante.

Voici Louis-Valentin Cuenin, l'énergique et mordant chansonnier, qui a néanmoins des accents comme ceux de

cette délicieuse élegie : *Le Retour* ; voici Paul Gautier, qui nous rappelle Heine et Musset ; voici Paul Besson, le mieux doué de tous avec Gautier, le plus capable peut-être de concevoir la grande poésie et d'y atteindre ; voici le gracieux et mélancolique Auguste Krieg, le discret et tendre Edouard Tièche, le fabuliste Vernier, Xavier Kohler, enfin, l'un des hommes auxquels les lettres jurassiennes et la Société d'Emulation doivent le plus. Ce sont là tous les noms qu'on trouvera dans les pages suivantes. Je ne m'occuperai donc point de ceux de nos compatriotes auxquels il est arrivé de taquiner la Muse, Thurmann, Stockmar, Feusier, mais qui n'ont point laissé une œuvre, ni de ceux qui, tel Robert Caze, n'ont guère été que nos hôtes d'une saison. Je laisserai de côté aussi les trésors un peu mêlés et encore mal connus de nos chants patois jurassiens (1). Et l'on m'excusera de ne pas mettre au supplice la modestie des vivants

Ce qui caractérise la poésie du Jura, comme au demeurant celle de la Suisse romande, c'est l'honnêteté foncière de l'inspiration, l'inaltérable pureté des sentiments, l'amour de la petite patrie, et, à défaut de préoccupations artistiques très vives, d'une forme très originale ou seulement très surveillée, le naturel et la simplicité du style. Pas plus que leurs confrères vaudois, genevois, neuchâtelais, fribourgeois, valaisans, nos poètes n'ont donné une note nouvelle, et, moins encore, inventé un « frisson nouveau », comme disait Victor Hugo de Baudelaire. Ils sont presque tous des romantiques attardés et timides et aucun d'entre eux, sauf Paul Gautier, ne semble avoir respiré une autre atmosphère morale, ni entrevu d'autres horizons que ceux du pays. Ils n'en ont pas moins eu, en somme, plus de talent que d'ambition, et, quoiqu'on les ait en général peu encouragés, ils n'ont jamais fermé l'oreille à la voix divine qui chantait en eux. Il ne furent, certes, pas de grands poètes ; ils furent des poètes, cependant, et nos poètes ; leurs vers sont comme ces fleurs de nos plateaux

(1) Voir une excellente étude que M. le prof. A. Rossat (Bâle) a consacrée dans les *Archives suisses des traditions populaires* (III, p. 257 et s., IV, 133 et s.), aux „Chants patois“ de l'Ajoie et de la vallée de Delémont. Et je ne cite que pour mémoire les *Painies* de Raspieler, édités par X. Kohler en 1849, un joyeux poème satirique.

élevés, des fleurs sans couleurs éclatantes, sans parfums subtils, mais des fleurs que nous aimons et dans lesquelles nous sourit l'âme franche et saine du vieux Jura.



I. Louis-Valentin Cuenin¹⁾

1819 — 1868.

Nos poètes, sans contredit, sont Jurassiens jusqu'aux moëllles, mais Cuenin est encore le plus jurassien d'entre eux. Tout ce qui parle français dans le canton de Berne sait — ou savait — au moins quelques-unes de ses chansons. Ses compatriotes ne craignent pas de dire de lui : Notre Béranger, comme ils disent : Notre Musset, de Paul Gautier. Il y a, sans doute, quelque audace à faire de semblables rapprochements. Mais c'est là une manifestation bien innocente de chauvinisme local, d'autant plus qu'elle ne laisse pas de se justifier un peu.

Notre chansonnier naquit à Porrentruy, le 14 février 1819, d'une des plus anciennes familles de la ville. Ses parents habitaient le faubourg Saint-Germain, qui lui inspira l'une de ses meilleures poésies :

Dans ce faubourg, au sein d'une bicoque,
Parmi les chants qu'enfantait un vieux vin,
Pleurant de soif, je sortis de ma coque,
En digne enfant du faubourg Saint-Germain.

Son enfance ne présente rien de caractéristique. A treize ans, il entre au collège de Porrentruy et se distingue bientôt dans les classes de langue française. Il achevait ses humanités en 1836, juste au moment où le collège fut laïcisé en fait. Les parents de Cuenin, appartenant à l'opinion conservatrice, retirèrent leur fils d'un établissement qui ne leur offrait plus toutes les garanties désirables. Le jeune étudiant fit sa rhétorique chez un de ses anciens

(1) *Chansons* de Louis-Valentin Cuenin, publiées par X. Kohler, avec une notice biographique (Davoiné, Neuchâtel, 1869).

maitres, M. l'abbé Braïchet ; on lui confia ensuite la tâche d'instruire les quatre enfants de l'ex-conseiller d'Etat, M. Vautrey. Il conserva cette situation jusqu'en 1838. Une année après, il partit pour l'Autriche, où il entra comme précepteur dans la maison du général-prince de la Tourct-Taxis, puis, dans celle du banquier Pereira. En 1843, il quitta Vienne pour accompagner une famille noble au cours d'un voyage d'Italie. Sa santé, assez gravement atteinte, l'obligea, dans le courant de la même année, de retourner au pays. A cette époque de sa vie, brisé par des peines de cœur, il n'annonçait pas le joyeux chansonnier de plus tard. « Il était, nous dit M. Kohler, flegmatique de tempérament et fort difficile à émouvoir ; habituellement sombre, peu causeur, taciturne, froid ; par exception, et en société de compères ouverts et sans gêne, caustique, beau parleur, expansif à l'excès, tout en dehors... » Il avait retrouvé depuis quelques mois son faubourg Saint-Germain, lorsqu'une chaire devint vacante au collège de Porrentruy. Il se mit sur les rangs et fut nommé. Tous ses élèves, durant les vingt années de son enseignement, lui vouèrent un attachement fidèle et reconnaissant.

Les circonstances seules firent du professeur un poète. Il lisait beaucoup, préférant les vers à la prose. Hugo, Lamartine, Béranger surtout, étaient ses auteurs de prédilection. Il s'éprit aussi de Pierre Dupont. En outre, il se livrait à l'étude des grands écrivains allemands, Goëthe, Schiller, Lessing. Bien préparé à la poésie, il suffisait d'une étincelle pour allumer en lui le feu sacré. Une agitation politique intense se manifestait en Suisse comme dans le canton de Berne. On était en 1846. Cuenin, bon libéral, prit une part active au mouvement dans le Jura. Lors de la rentrée au pays, de M. Stockmar, exilé par le gouvernement bernois, il composa le *Retour du proscrit*, qu'il chanta au milieu d'une foule enthousiaste, à l'Hôtel des Halles. La « Société povriotique » le proclama son Béranger. C'est à elle qu'il dédia sa fameuse *Tschenson povriotique*, écrite en patois ajoulot. Je ne sais rien de plus énergique, de plus vibrant que ce morceau. Qu'il me soit permis d'en donner deux strophes, à la fois pour appuyer mon éloge et pour donner une première idée de ce qu'était la verve de Cuenin

Tien tchèq' velaidge de l'Aidjoue
Etait l'esclave de tyrans.
Que n'aivimp' de pu grosse djoue
Que d'étréie nos pours véies djens ;
Des princ's tiu-as que purdjê lai tire,
Et fié d'io trôn's lai cendre à vent ?
Ça cé q'pientint les pomm'-de-tire,
Çà cé qu'écrasait le tchitchan :
Cé q'naivint ran q'lav d'lai Beuchire
Pou boire en iot' carimantran.

L'bon Due en grulaint d'froid ch'lai-payie,
Cot' les boirdjis d' boinn' velanté,
Jo diait : « S'no n'ain ni sou ni mayie,
« No sont retch's de lai liberté ;
« Et no fotschrains les grands de lai tire
« In djoï d' déposait iot bilan,
« D'vaint cé q'pientraint le pomm'-de-tire,
« D'vaint cé, etc. »

La traduction littérale que je fais ci-dessous (1) de cette chanson rend bien imparfaitement la sauvage vigueur, le rythme puissant de l'original. A découvrir de pareils chefs-d'œuvre, on en vient à regretter amèrement que nos patois disparaissent et soient condamnés sans recours.

(1) Quand chaque village d'Ajoie
Etait l'esclave des tyrans,
Qui n'avaient de plus grande joie
Que d'étriller nos pauvres vieilles gens ;
Des princes, qui purgea la terre,
Jetant leur trône en cendre au vent ?
Ceux qui plantaient les pommes de terre,
Et ceux qu'écrasait la famine,
Ceux qui n'avaient que l'eau de la Beuchère
Pour boire à leur carnaval.

Le bon Dieu tremblant de froid sur la paille,
Près des bergers de bonne volonté,
Leur disait : „ Si nous n'avons ni sou ni maille,
„ Nous sommes riches de la liberté,
„ Et nous forcerons les grands de la terre,
„ Un jour, de déposer leur bilan,
„ Devant ceux qui planteront les pommes de terre.
„ Devant ceux, etc.“

Les esprits étaient fort montés, comme l'on peut s'en convaincre par le ton de la pièce que j'ai transcrite. De France, la révolution de 1848 faisait courir un souffle de liberté par l'Europe entière. La Suisse avait eu le Sonderbund. Dans le canton de Berne, le régime radical, passionnément attaqué par ses adversaires, menaçait de sombrer. Cuenin se mêla, en lutteur ardent, à la campagne électorale qui précéda le renouvellement du Grand Conseil bernois. Le 15 mai 1850, les conservateurs remontèrent au pouvoir et prirent incessamment des mesures très rigoureuses contre l'opposition libérale. Le Jura traversa l'une des périodes les plus tourmentées de son histoire. Il va sans dire que la verve satirique de Cuenin était plus que jamais sollicitée. Elle se dépensa en chansons brûlantes de fièvre politique.

En janvier 1851, à la suite de quelques tumultes à St-Imier, le gouvernement décréta l'occupation militaire de l'Erguel. Cette mesure extrême fut le signal d'une grande agitation dans tout le pays. Un des radicaux les plus en vue de l'Erguel étant arrivé à Porrentruy, un banquet lui fut offert par ses amis de l'Ajoie. A cette occasion, Cuenin, qui payait volontiers de sa personne, entonna le chant populaire de Dupont :

Les peuples sont pour nous des frères,
Et les tyrans des ennemis.

Un gendarme s'était glissé parmi l'assistance. Cuenin répéta sa chanson en substituant, dans le dernier vers du refrain, le mot « mouchards » à celui de tyrans... Trois jours après, il était suspendu de ses fonctions de professeur. Notre poète ne tarda pas à se venger. Dès le lendemain, il composait la *Rouge*, qui devint la Marseillaise du parti progressiste. En même temps, il collaborait au journal *La Nation*, que rédigeait son ami Feusier.

Cuenin fut, au bout de quelques mois, réintégré dans sa chaire par un jugement de la Cour d'appel cantonale. Il n'en continua pas moins à rimer et à chançonner librement le pouvoir. Au mois de mars 1854, le gouvernement réorganisa le collège de Porrentruy, au rebours de ce qui avait

été fait en 1836. Les professeurs laïques furent, en général, remplacés par des ecclésiastiques.

Chacun s'attendait à voir Cuenin congédié en bonne forme. Il resta en place, grâce au préfet Lombach. Paraphrasant la boutade de Mazarin : « Le peuple chante, donc il paiera », M. Lombach répondit à ceux qui réclamaient la destitution de notre poète : « Celui qui chante n'est pas méchant ». La muse de Cuenin n'avait pourtant pas eu que des gentillesse, notamment pour M. Lombach lui-même. Il y a des gens d'esprit dans la politique, et c'est fort heureux, car l'esprit est frère de la tolérance.

Si, jusqu'aux élections de 1854, Louis-Valentin Cuenin contint un peu son imagination et sa veine, une nature aussi militante que la sienne ne pouvait, dans la bataille décisive qui se préparait, abdiquer son rôle de boute-en-train et de sonneur de clairon. Le chansonnier reparut avec le *Chant du coucou*, dont les couplets caustiques et vibrants furent l'oraison funèbre du parti conservateur. A tort ou à raison, l'opinion publique accusait le gouvernement d'avoir élaboré un projet en vue du rétablissement des peines corporelles, — de la *schlague*. Quelle aubaine pour les écrivains et les orateurs libéraux ! Quelle arme victorieuse le gouvernement mettait aux mains de ses adversaires ! Je le répète, l'affaire de la *schlague* n'a jamais été tirée au clair, mais, dans la mêlée électorale, on n'y regarde pas de si près. Cuenin taille sa meilleure plume ; le *Chant du coucou* est sur toutes les lèvres :

Voici venir la schlague,
Amis, ce n'est pas une blague ;
Mais j'entends le chant du coucou
Qui dit : Les noirs vont se casser le cou.
J'espérais, pauvre sot,
Que l'on verrait bientôt
Diminuer l'impôt,
La misère publique ;
Que les poulets rôtis
Voleraient, mes amis,
Jusque dans les taudis
De notre république.
Et puis, voici la schlague ! etc., etc.

La politique ne l'absorbait pas au point qu'il crût devoir lui tout donner. L'étude et l'amitié l'inspirèrent aussi. Il se perfectionna dans l'art du vers, plus difficile encore pour le chansonnier que pour tout autre poète. Il faut tant de grâce et de légèreté, ou tant de vigueur soutenue, sans parler de l'esprit, pour animer un couplet et le mener gaîment jusqu'au refrain. Et puis, le refrain doit être lui-même un petit chef-d'œuvre de malice ou d'ironie, quelque chose de trouvé et d'imprévu qui se grave dans la mémoire et se chante tout seul.

En prose, Cuenin n'a guère laissé que des articles de polémique, souvent très durs. Il souffrait du travers commun à tous les satiriques. Il sacrifiait tout au *mot*, à la pointe, à l'épigramme. Ses plus fidèles amis ne furent pas toujours épargnés. On cite encore de lui un morceau assez étendu : *Mon pèlerinage en 1756*, que publia l'*Impartial* de La Chaux-de-Fonds. Ce récit, qui fit scandale, est une charge assez divertissante sur la tournée d'un évêque de Bâle dans le Jura, mais c'est une charge qui ajoutera peu de chose à la gloire de Cuenin. Il s'y rencontre cependant de bien jolis traits, dont je veux au moins recueillir l'un ou l'autre. Il paraît, qu'à Saint-Ursanne, pour tout souper, l'on avait servi à Monseigneur « le brouet noir des Lacédémoniens et un plat d'écrevisses ». Les gens de la suite s'égaient et M. le curé de Soubey : « A bas les rouges, dit-il en montrant les écrevisses, ces bêtes vont en arrière et ne parlent que de progrès. » Il s'attira cette riposte drôlatique : « Nous les grillons parce qu'elles reculent, vous nous grillez parce que nous avançons. »

Plaisanteries assez anodines. Le *Pèlerinage* en compte de plus fortes.

Cuenin espérait bien vivre et mourir dans son cher Porrentruy, mais sa vue, qu'il avait de tout temps eue mauvaise, le contraignit de renoncer au professorat. En 1850, il dut même entrer à l'hospice des aveugles de Lausanne ; il le quitta sans être complètement guéri. Ne pouvant plus faire ses cours, il s'expatria. Plusieurs de ses proches habitaient l'Amérique. Dans l'automne de 1857, malgré les instances de ses amis, il s'embarqua pour le Nouveau-Monde. Les médecins lui avaient d'ailleurs conseillé ce voyage.

Il séjourna près d'une année aux Etats-Unis, à Louisville, dans l'Ohio. Il était là en famille, chez son beau-frère, au milieu de neveux et nièces, dont il avait été jadis l'unique soutien. Nombre de ses compatriotes et de gens du comté de Montbéliard étaient fixés aussi à Louisville. Valentin Cuenin, gagné par l'exemple de son beau-frère, qui était herboriste et qui s'essayait à soigner les malades, se mit à fabriquer des drogues et à jouer au disciple d'Esculape. A l'en croire, des cures merveilleuses l'auraient presque rendu célèbre dans la contrée.

La place du professeur de langue allemande au collège de Porrentruy se trouva d'un jour à l'autre vacante, en 1858. Des amis de Cuenin le supplièrent de retourner en Suisse, l'assurant qu'il lui suffirait de se présenter pour être nommé. Le poète, dont la vue s'était améliorée, mais qui supportait mal le climat, résolut de dire adieu à l'Amérique. Il annonça son arrivée à M. X. Kohler, en lui adressant le *Retour*, une de ses œuvres les plus parfaites.

Des raisons de santé l'obligèrent à démissionner en 1865. A Porrentruy, il s'occupa, comme jadis, d'affaires communales et de politique. Se figurerait-on que le plus beau jour de la vie du poète fut celui où Cuenin reçut le nom de « grand fontainier » ? Voici dans quelles circonstances : Le haut de la ville de Porrentruy manquait d'eau. Avec un de ses cousins, Cuenin découvrit la chambre d'eau de la source de Varioux qui avait défié toutes les recherches. Le 11 octobre 1862, on célébra en grande pompe la « fête des fontaines ». Le chansonnier en fut naturellement le héros. Dans le courant de cette même année, il est élu au Grand Conseil par le cercle de Miécourt, mais il décline son mandat. Il est élu de nouveau en 1866 et il fera partie de l'assemblée législative bernoise jusqu'à sa mort.

L'âge venait. La constitution délicate de Cuenin était affaiblie. Depuis assez longtemps, il était sujet à des hallucinations. Ses facultés baissaient d'une manière inquiétante. Il n'était plus maître de ses idées. Un ramollissement du cerveau se déclarait.

Cuenin avait dû laisser à d'autres le soin de surveiller l'impression prochaine de ses *Chansons*. La fin était imminente, une fin tragique. Le 24 mai 1868, il se rendit à

Berne, en session du Grand Conseil. Le 27 mai, il ne répondit pas à l'appel, quoiqu'il eût assisté aux séances des deux jours précédents. Ses collègues s'alarmèrent... On retrouva son cadavre le 31, à Olligen, à la jonction de l'Aar et de la Sarine. Il est probable qu'il s'était mis en route au hasard, dans les pénibles dispositions que l'on sait. Il aura voulu traverser la Sarine à gué, mais le courant très rapide de la rivière l'aura emporté.

Les funérailles de Cuenin eurent lieu à Porrentruy; ce fut un véritable deuil national pour le Jura. Les haines politiques avaient fait trêve sur la tombe du chansonnier. Les regrets furent unanimes. Son vœu, du moins, fut exaucé. N'avait-il pas dit, dans l'une de ses dernières poésies :

Bientôt, peut-être, achevant ma carrière,
La mort sur moi passera son niveau.
Si vous suivez ma cendre au cimetière,
Semez de fleurs mon modeste tombeau !

* * *

J'ai parlé déjà des chansons politiques de Cuenin. On me permettra de ne pas y insister plus que de raison. Il fut le poète incisif et vigoureux d'un parti. On a pu s'en faire quelque idée en lisant la strophe que j'ai citée de la *Schlague*. Ses vers ne ménagent pas toujours les personnes et bien des rimes sont fournies par des noms propres.

Pour la forme, Cuenin est un classique tout comme Béranger. Il n'a pas, dans tous ses morceaux, le tour aisé, la phrase ailée, la simple grandeur du maître. Mais il ne lui cède en rien par l'énergie et la verve gauloise.

Le chant de Mûnzingen, par exemple, est d'une belle venue :

...Pour un instant, je suis prophète :
Oui, malgré le flot révolté
Et la rage de la tempête,
Le vaisseau de la liberté,
Un jour, verra sa banderole,
Un jour, en dépit des pervers,
Flotter de l'un à l'autre pôle,
Et consoler notre univers.

On pourrait adresser les mêmes éloges à la *Jeunesse de Porrentruy*, dédiée au patriote X. Stockmar; et que dire

du *Retour du proscrit*, de l'*Echo du Chasserai*, du *Cri de guerre* et de tant d'autres petits poèmes ?

Dans un genre différent, nous avons le *Chant du coucou*, *Saint-Fromont*, la *Rouge*, et le *Bouton*, où Cuenin raille l'occupation militaire du Vallon de St-Imier :

Pour un bouton
Que perdent trois gendarmes,
On veut punir l'audacieux vallon !
La garde noire a fait appel aux armes,
Dans le canton, l'on sème les alarmes,
Pour un bouton.

.....
Pour un bouton
L'on fait grosse dépense.
Pauvre budget, de toi que dira-t-on ?
Et si le peuple allait jeter sa lance,
Comme autrefois Brennus, dans la balance,
Pour un bouton ?

Tout à tour enjoué ou sarcastique, mordant ou bonhomme maniant le fouet de la satire, agitant les grelots de l'humour, Cuenin, je crois, n'a pas son égal dans la Suisse romande pour la chanson politique. Il est, du reste, venu à son heure. Le siècle était propice aux chansonniers. Si Béranger contribuait, inconsciemment peut-être, à la restauration napoléonienne, Cuenin, très consciemment, il est vrai, précipitait la chute du régime conservateur dans le canton de Berne. Tout cela semble bien loin de nous. Au lieu du *Dieu des bonnes gens*, de la *Sainte Alliance*, du *Cinq Mai*, que chante-t-on à Paris ? Des choses dont il n'est pas même décent d'écrire le titre. Dans le Jura, les refrains de Louis-Valentin s'oublent et la jeune génération n'en sait plus que des bribes. Est-ce donc que le genre est faux ou indigne du poète ? Non, le genre est bien français, mais notre époque n'est pas à la joie, et Bridoisson ne prétendrait plus que :

Tout finit par des chansons.

Au surplus, il y a dans l'œuvre de Cuenin bien des parties où l'accent est d'une réelle puissance, quand il n'est pas d'une intense mélancolie. Les vers politiques sont plus po-

pulaires assurément. Les odes patriotiques, les touchantes élégies sont plus estimables. Nous avons là de noble et vraie poésie. Est-il rien qui, dans sa grâce familière, vaille *l'Enfant du faubourg Saint-Germain* ?

Ces couplets autobiographiques sont exquis du premier au dernier, si l'on consent à oublier certaines insuffisances de la rime et certaines négligences du style :

Dame, au collège, on change de tournure :
Sans me tuer, je faisais mon chemin,
J'étudiais, je sondais la nature,
Je préférais Béranger au latin ;
Je me plaignais des longueurs de la messe,
Et tous les mois venait ce bulletin :
« Votre garçon ne va pas à confesse...
« Il est enfant du faubourg Saint-Germain ».

Rhétoricien, ma raison devint mûre,
J'aimai David, roi psalmiste et valseur.
Je commentai, je citai l'Écriture,
Bénis Noé, premier distillateur :
Je reconnus à sa soif sans mesure,
A son manteau qu'il prit pour traversin,
Qu'il engendra la secte d'Epicure
Et les enfants du faubourg Saint-Germain.

Aimer le peuple et plaindre sa misère,
Aux fats, aux grands, montrer un front d'airain.
Pour le champagne, abandonner la bière,
De mes amis, égayer le festin ;
Aimer l'amour et chérir la patrie ;
Dans le malheur, le visage serein :
Voilà les fruits de ma philosophie... ;
Je suis enfant du faubourg Saint-Germain.

Quand de ma vie arrivera l'automne,
Et qu'il faudra rengâiner mes amours,
De ces climats, sachant ce que vaut l'aune,
De mon exil, je finirai le cours.

Pour équipage, un seul bâton, peut-être,
Me soutiendra pour repasser le Rhin,
Puis, saluant les lieux qui m'ont vu naître,
J'irai mourir au faubourg Saint-Germain.

Le *Tombeau de l'abbé Denier* déborde d'une douce et pénétrante émotion. De l'ode à *Cuvier*, chantée par l'auteur à Montbéliard, le 7 mai 1851, plusieurs stances sont d'une haute inspiration. La *Bouteille du capitaine Viénot* ne laisse point d'être d'une gaieté qui dériderait les plus graves ; il en est de même des vers adressés à cet original et modeste savant qui s'appela Gressly. Est-il plus aimable, plus souriante épître poétique que *Châtelaine* ? Et, par les bruits de peste qui courent le monde, ou même sans cela, plus d'un Jurassien ne demanderait pas mieux que de prêter l'oreille au refrain narquois du *Choléra* :

Enfants du Jura,
Le bon vieux vin vous guérira ;
Buvons à longs traits : voici le Choléra.

Notre Valette, une chanson dédiée aux élèves du collège de Porrentruy, mériterait d'être transcrite en entier. Les affaires de Neuchâtel ont inspiré l'hymne aux *Etudiants suisses*, qui a de l'aile et du souffle. Cependant Cuenin n'a rien fait de supérieur au *Retour*, qu'il envoyait d'Amérique à ses amis :

J'ai vu la fortune volage
Sourire en me tendant la main ;
Elle disait : « Fou deviens sage,
Et je t'enrichirai demain ».
Mais d'un vallon de l'ancien monde,
L'amitié m'écrit à son tour :
« Viens, je bénirai ton retour,
« Pour moi, brave les vents et l'onde. »
Seigneur, enchaîne l'ouragan,
Des vagues, brise la furie,
Fais un miroir de l'Océan
Pour celui dont la voix te crie :
Au chansonnier, donne un tombeau,

Là-bas, dans le Jura si beau ;
Qu'il meure en chantant la patrie !
Dieu, la patrie !
Dieu, la patrie !

Salut à la riante Ajoie ;
Aux ruisseaux, larmes des rochers !
Pays, mon espoir et ma joie,
Salut, à tes humbles clochers !
Salut, sentinelles perdues
Sur les sommets, dans les éclairs,
Sapins, qui portez dans les airs
L'orage en vos voiles tendues !
Seigneur, etc.

Partons ! Je dois chanter encore
Thurmann aux enfants du Jura ;
Au reflet de ce météore,
Longtemps le pays s'inspira... ;
Mais quelle douleur nous altère !
Eteint dans son cours glorieux,
Il fut se perdre dans les cieux,
Quand sous nos pieds tremblait la terre.
Seigneur etc.

Dans la dernière strophe, Cuenin rappelle la mort prématurée de l'illustre géologue auquel la science doit tant. Je pourrais appuyer sur plus d'une page intéressante encore, car le volume des *Chansons* renferme surtout des morceaux de choix. Mais les stances du *Retour* suffiront à justifier une admiration qui n'est point de commande, et qui, du reste, ne s'exprime pas sans réserves.

Aujourd'hui, gâtés que nous sommes par la rime millionnaire, le rythme musical, le vocabulaire et la syntaxe rares de la poésie moderne, la plupart d'entre nous sont moins sensibles aux beautés que ne relève point la toilette plus simple et légèrement étriquée de l'ancienne poésie. Musset l'a prédit :

Gloire aux auteurs nouveaux qui veulent à la rime
Une lettre de plus qu'il n'en fallait jadis !

Cuenin fait les vers comme Béranger, et je sais de pires modèles. Après tout, la chanson a et doit avoir des libertés particulières. Il ne convient donc pas d'être trop sévère à notre poète, d'autant qu'il fut peu d'écrivains plus consciencieux que lui. M. Kohler nous apprend que « Cuenin n'avait pas le travail facile. Il rimait avec peine, les idées arrivaient lentement, rarement le premier jet était le bon... Faire une poésie était pour lui une grosse affaire. Il y songeait longtemps d'avance ; une fois à l'œuvre, il en avait pour plusieurs jours jusqu'à parfait achèvement de la pièce ». Malgré cela, ses chansons ne paraissent point d'une facture laborieuse à l'excès. Il avait fini par se rendre maître de son instrument, et sa lyre, inexperte et rebelle au début, dut bientôt chanter comme il voulait qu'elle chantât. Le genre qu'il a cultivé est de ceux où ce n'est pas mince honneur que de briller. Dire beaucoup de choses en fort peu de mots, serrer sa pensée jusqu'à l'extrême concision, prodiguer les images et les faire vivre d'un trait net et rapide — voilà un programme qu'il n'est pas aisé de remplir. Le refrain est presque toujours excellent chez Cuenin ; or un joli refrain sauverait les plus médiocres couplets.

La langue est bien française, avec des réminiscences classiques, des inversions d'avant le romantisme, des périphrases qui datent de plus loin. A part cela, très simple, très directe, très ramassée, et ferme, et limpide, plutôt que souple et colorée. Tout est, chez lui, bon sens, naturel et mesure. Son verre n'est pas grand, mais il n'y verse que du jus de la vigne.

A me séparer du chansonnier jurassien, j'éprouve un sentiment de regret que M. Kohler a exprimé, lui aussi, dans son étude sur Cuenin : « Quand on relit ces couplets aimés, douce souvenance de beaux jours trop tôt écoulés, on est quelque peu désenchanté : sont-ce bien les paroles entendues jadis ? Le même souffle anime-t-il ces vers ? C'est que Louis-Valentin savait donner à ses chansons un cachet tout particulier. Il les chantait lui-même, d'une voix forte et vibrante ; chaque pensée avait sa nuance, un ton qui lui était propre ; le geste, prodigue ou sobre, selon le sujet, complétait l'idée et la mettait en relief »...

Oui, l'âme de ces chansons s'est comme envolée avec le poète. Il n'est plus là. Les événements qui les ont provoquées sont des souvenirs obscurs pour bien des jeunes mémoires. La « schlague », Münzingen, l'occupation militaire du Vallon, l'exil de Stockmar, que toutes ces choses sont loin de nous ! Elles sont d'hier sans doute, mais il semble que nous n'ayons plus le temps de vivre avec le passé. Le nom de Louis-Valentin Cuenin n'en demeurera pas moins cher à tous les Jurassiens ; le chantre du *Retour* aimait sa petite patrie, il en sera toujours aimé.

II. Paul Besson.¹⁾

1829 — 1877.

Non loin, dans la montagne, il est une vallée
Cachée au fond des bois, de toute autre isolée,
Qui n'offre pas à l'œil de brillantes couleurs ;
Et pourtant, elle est belle aussi, car la nature
Lui donne des sapins, des rochers pour ceinture,
Et pour robe un tapis de fleurs.

Etroite, resserrée entre ses deux collines,
Elle suit d'un ruisseau les ondes cristallines,
Et, paisible, s'endort au bruit de leurs chansons ;
Une route descend avec elle la pente,
Comme un filet d'argent qui se joue et serpente
Par l'herbe verte et les moissons.

C'est là que je suis né, là-bas, dans ce village...

C'est là, en effet, à Renan, que Paul Henri Besson naquit le 19 mars 1829. Issu d'une famille honorable du Val-de-Ruz, qui compta et compte encore plusieurs représentants dans le

(1) La plupart des poésies de Besson ont paru, de son vivant et après sa mort, dans divers journaux : *Revue suisse, Ordre, Union jurassienne*, etc. Elles n'ont pas été publiées en volume. Je dois à son frère, M. A. Besson, pasteur à Tavannes, l'obligeante communication des manuscrits du poète et d'intéressantes notes biographiques.

clergé jurassien et neuchâtelois, il fit ses premières études à Neuchâtel. La Société de *Belles-Lettres* venait de se reconstituer. Il fut bellettrien avec nombre de jeunes gens qui se distinguèrent plus tard dans des carrières diverses. Sur les bancs du collège, il se lia d'une étroite amitié avec Auguste Krieg, l'un de nos poètes. Cette affection, entretenue par la communauté des goûts et des vocations, devait durer toute la vie. Paul Besson suivit des cours de théologie à Berlin, en 1850 et 1851, chez les Stahl, les Ritter, les Jacobi, passa quelque temps à l'université de Berne, et fut reçu dans le ministère bernois en 1853. D'abord suffragant de son oncle, à Tavannes, il succéda bientôt à son père, qui était pasteur à Renan, et qui mourut subitement d'une attaque d'apoplexie, le 19 mars 1850. Pendant près d'un quart de siècle, il desservit avec un zèle, une persévérance, une abnégation qui ne se démentirent jamais, la paroisse de son lieu natal. Son ami Krieg était devenu son collègue et son voisin à Sonvillier, dès 1854. Les bonnes relations, commencées à Neuchâtel, se continuèrent, comme bien l'on pense. Une intimité fraternelle s'établit entre eux. La poésie rapprocha les cœurs davantage encore.

En ce temps-là, l'Erguel était un petit foyer de littérature et de science. Fondée depuis cinq ans, la section de la Société jurassienne d'Emulation rassemblait l'élite intellectuelle de la vallée. Besson et Krieg en furent l'ornement et l'âme. Les questions d'art passionnaient alors ce coin charmant du Jura. La vieille querelle des romantiques et des classiques, morte en France, se ranimait sur les bords de la Suze. On luttait, qui pour le passé, qui pour l'avenir, non point avec l'âpreté des premiers combattants, mais avec une ardeur courtoise, une conviction tolérante. Paul Besson présenta un travail sur le *Lyrisme dans la littérature moderne*. Admirateur fervent de la nouvelle école, il reprochait à la poésie classique de manquer de flamme et d'idéal. Et, citant les grands noms du siècle, Lamartine, Hugo, il écrivait : « L'un a complètement transformé la littérature moderne ; brisant les anciens moules, il a, en des formes exquis, répandu tous les trésors de son âme ardente et sympathique. L'autre est moins subjectif ; il est plus créateur que réflecteur, plus riche en tons variés... » Auguste

Krieg venait à la rescousse de son ami, accusant le classicisme d'être « froid et mort ». Des discussions très vives remplirent plusieurs séances de la section d'Erguel. C'étaient les beaux jours !

Sans négliger la poésie, Paul Besson faisait volontiers des excursions dans le domaine de la philosophie. On a de lui des *Fantasies métaphysiques*, où la finesse de l'homme d'esprit s'insinue dans les spéculations du penseur. Le *Devoir* de Jules Simon lui inspira une remarquable étude sur le *Droit et le Devoir*. A ses heures, Besson ne dédaignait point les sciences exactes. Les contemporains se souviennent d'une joute mémorable qu'il engagea, en 1859, à la réunion annuelle de la Société d'Emulation, avec deux mathématiciens éminents, MM. Durand et Kopp. Ce poète nous a même laissé une démonstration élémentaire de la *trisection de l'angle*. On voit combien variés et riches étaient les dons de Paul Besson.

L'*Union jurassienne*, organe des intérêts religieux du Jura protestant, ayant été fondée en 1872, il en devint le rédacteur en chef. Il sut imprimer à ce journal un caractère de haute impartialité et concilier le christianisme le plus vivant avec la plus large tolérance. Dans les dernières années de sa vie, il fut chargé, par la Direction de l'Éducation du canton de Berne, de composer un recueil de chants destinés aux écoles de notre pays. Paul Besson s'acquitta, en poète et en pédagogue, de cette tâche qui n'était point sans difficultés.

Il était arrivé au terme de sa carrière. Bien des épreuves avaient ployé son front et meurtri son cœur. En 1863, il perdit Auguste Krieg. Coup sur coup, il dut se séparer d'une compagne aimante et dévouée, d'une sœur chérie, d'un fils unique, sa fierté et son espoir. C'est au souvenir de cet enfant que nous sommes redevables du *Berceau vide*, le chef-d'œuvre de Paul Besson :

Je l'ai revu là-haut, sous les tuiles, dans l'ombre,
Cachant son bois vieilli sous un long voile sombre,

Pauvre berceau découronné !

Je t'ai revu là-haut, avec ton nid de plume,
Tes petits oreillers que la poussière enfume,

Et puis, mon cœur a frissonné !

Un jour, — c'était alors dans les jours de ta gloire —
Tu régnas parmi nous quand, sous l'alcôve noire,
 Tu gazouillais comme un oiseau ;
Fier de ton beau duvet, la bouche demi-close,
Tu semblais nous sourire avec ton voile rose,
 Et nous t'aimions, petit berceau...

Tous ces deuils avaient creusé un vide irréparable dans l'existence du poète. Le presbytère, si joyeux autrefois, était plongé dans un silence de mort. Pour une âme expansive et tendre comme celle de Paul Besson, la solitude, les regrets, la fin des bonheurs terrestres, devaient hâter le moment de la suprême délivrance. Le corps plia, lui aussi, sous le fardeau des peines. Cependant, et jusqu'au bout, prêchant, multipliant ses visites aux malades, trouvant du temps et des forces pour tous ses devoirs, il revenait à la poésie apaisante et consolatrice ; c'est d'alors que datent ces pièces touchantes, le *Berceau vide*, *Ascension*, *Pourquoi ma muse est muette* :

Divine poésie, oh ! tu t'es envolée
Comme une fleur précoce et pâle de gclée,
 Sur l'aile d'un printemps moqueur !

Eglantine d'un jour, sur sa dernière branche,
Je n'ai plus rien trouvé... rien qu'une rose blanche,
 Dont l'épine est là dans mon cœur !

La foi, une foi inaltérable, soutenait encore Paul Besson. Au début de l'année 1877, sa santé donna de sérieuses inquiétudes. Il mourut le 23 mars, dans son village natal, là où il avait aimé, travaillé et souffert.

Je n'ai point qualité pour parler du chrétien que fut Paul Besson. J'emprunterai du moins les lignes suivantes à une nécrologie publiée par l'*Union jurassienne* : « Esprit lucide, large et profond, il n'avait pas ignoré les luttes de doctrines ; mais il avait su, avec une rare et prompte sagacité, distinguer ce qu'à de faible et d'insuffisant pour le salut la parole des hommes, ce qu'à d'éternellement vrai et de sanctifiant la parole de Dieu. Sa foi était établie sur le roc... Exceptionnellement doué sous le rapport de l'intelligence,

posant fermement un principe, en déduisant avec une invincible logique toutes les conséquences, il savait unir à la vigueur du raisonnement la richesse de l'inspiration et la gracieuse noblesse d'un style vraiment littéraire ».

Le poète et le croyant ne se sont jamais séparés. Son agonie fut une sorte d'extase. Je puise ces détails émouvants à la même source : « Il a passé ses dernières heures en prière : Agneau de Dieu, s'écriait-il, il n'y a que toi qui justifie ». Et dans ce poétique langage, qui lui fut naturel jusqu'au bout : « Je vois devant moi un océan d'amour ; il y a des récifs, — mais un rayon de soleil au fond ».

Ainsi vécut et mourut Paul Besson.

Ses poésies, je l'ai dit, sont dispersées dans les revues et journaux du temps. Aussi prendrai-je la liberté de le citer abondamment. Le lecteur m'en remerciera, car des vers sentis, des vers éloquents, des vers qui sont le chant ou le cri d'une âme seront toujours déflorés par des commentaires qui ont un air de prétentieuse indiscretion. La lyre de Besson n'était point monocorde. Si les pages édifiantes sont très nombreuses dans les cahiers que j'ai eus sous les yeux, il s'y rencontre des morceaux appartenant un peu à tous les genres.

Ses premiers vers sont de 1848. Je remarque, entre autres, plusieurs fables, dont quelques-unes sont charmantes. *Le ver luisant et le crapaud* met en scène la scintillante étoile du gazon et la bête repoussante des marais. Celle-ci tue celle-là, pour la belle raison que voici :

Ton crime est facile à connaître,
Dit le crapaud : tu brillais plus que moi.

L'âne et l'escargot est le développement d'une pensée ingénieuse. Un sot qui croit avoir trouvé plus sot que soi, s'admire et se vante. Mais la sottise hautaine est encore la plus sottise de toutes, et l'âne est forcé de subir ce compliment :

Mets bien ceci dans ta mémoire :
Tu n'es qu'un âne, et malgré tes grands mots,
On n'acquiert pas beaucoup de gloire
A devancer les escargots.

L'abeille et le frelon, Le loup et l'agneau, surtout *Le dromadaire et le chameau* sont de jolis apologues. On en jugera par ces extraits :

— « Qui t'a donc bâti de la sorte,
Dromadaire, mon vieil ami » ?

Et le chameau se dilatant la rate,
N'en pouvait plus et riait aux éclats :
— « Repose-toi, car, sans que l'on te flatte,
Pauvret, tu dois être bien las.
Ta charge est lourde, sans nul doute,
Mais elle est drôle, il faut en convenir.
Tu pourras te montrer. Ecoute,
Cela promet pour l'avenir ».
Et le chameau toujours de rire.
— « Mon cher, répliqua le bossu,
Je suis mal fait, on peut le dire,
Mais du moins, je l'ai toujours su.
Entre les trois, laquelle est la plus grosse ?
Mon ami, regardez-vous bien :
Tel se moque de son voisin,
Et, comme lui, traîne sa bosse. »

Quelques couplets, intitulés *Boutade* et qui sont des années d'étudiant de Paul Besson, valent qu'on ne les oublie point. Les rimes ne sont pas opulentes ; l'esprit en dore l'indigence. Il s'agit d'un malheureux de naissance, d'un victime de la guigne :

Toutes les vieilles demoiselles
Ne voudraient que moi pour époux,
Et les plus jeunes, les plus belles,
Se moquent de mes billets doux.
Point de riche qui ne m'offense
Hélas ! parce que je n'ai rien,
Et les pauvres, par ignorance,
Viennent tous me tendre la main.

Si quelque tuile, de sa place,
A le désir de s'en aller,

Elle attend toujours que je passe
Avant de songer à voler.
Si l'on guette, par aventure,
Un bourgeois pour le bousculer,
J'ai sans cesse, dans ma nature,
Le grand tort de lui ressembler.

Et, pour comble d'infortune :

Sur mer, il faut que l'eau me manque,
Et j'en ai trop au cabaret.

Boutade est un accident de juvénile fantaisie. Il en est de même de *Remplissage*, un joyeuse boutade qui s'achève sur ces vers d'une philosophie narquoise :

Quand mes beaux jours s'en vont pour ne plus reparaitre ;
Quand la vie est à charge et semble me lasser,
Amis, je mets alors le nez à la fenêtre,
Et la laisse passer !

J'ai hâte d'en venir à des productions d'une valeur plus réelle et d'un ton moins léger. Mais cette notice serait incomplète, si elle ne présentait sous toutes ses faces le talent de Paul Besson.

Voici la *Marseillaise des instituteurs*, une vigoureuse apologie de l'école :

Allons ! enfants de la lumière,
Devant nos pas, l'ombre s'enfuit ;
Notre devise est noble et fière :
Plus d'ignorance, plus de nuit !
Oui, faisons de notre jeunesse
Les citoyens de l'avenir ;
Allons, amis, l'heure nous presse,
Les ténèbres doivent finir,
Doivent finir.

Notre tâche est rude sans doute
Qu'importe, regardons plus haut :
La science éclaire la route
Et doit l'éclairer, il le faut.

Aurore après la nuit profonde,
Voici, bientôt le jour luirá,
Car l'école vaincra le monde,
Et le monde la bénira,
 La bénira.

Sachons-le bien, c'est la Patrie
Qui nous réclame ses enfants ;
En avant, et qu'elle sourie
A tous nos efforts triomphants !
Allons ! soldats de la science,
Et que dans l'école, et partout,
Ouvriers de l'intelligence,
La Suisse nous trouve debout,
 Trouve debout.

Cette Marseillaise du savoir et de la paix, méritait de devenir populaire ; la chante-t-on encore ?

Où Paul Besson excelle, c'est dans la poésie intime et religieuse. Il a connu les affections de famille, les bénédictions du foyer, l'amour de la compagne chérie, la tendresse de l'enfant adoré. Puis, les souffrances sont arrivées, les séparations cruelles, les mornes heures de l'isolement. Ah ! toutes ses angoisses, il ne les a pas dites, tous ses sanglots ne furent pas entendus. Besson avait un refuge dans la prière, et souvent ses stances sont des prières, des appels confiants ou désespérés à Dieu. On le voit à genoux, les mains tendues, adresser au ciel des hymnes et des cantiques d'une piété brûlante :

Prions, prions toujours et qu'un chant de louange
Toujours aille frapper les voûtes du saint lieu ;
Par l'espérance, ami, si l'homme devient ange,
 Par la prière il se fait Dieu.

Paul Besson a de la force plus que de la grâce. Nature enthousiaste, cœur chaleureux, esprit vaillant, il est ennemi de toute inspiration mièvre et maladive. Même quand la destinée le frappe, il n'a pas les langueurs mélancoliques des poètes larmoyants, les soupirs dont on fait de plaintives élégies. Sa résignation est virile ; la révolte de l'homme domptée, le chrétien s'en remet de tout à son Dieu.

Nous allons glaner dans la riche moisson de l'auteur. Nous laisserons de côté bien des épis que Besson n'eut pas recueillis, et bien d'autres que nous devons négliger; ceux que nous offrons ici sont d'une belle et saine maturité.

A la date du 23 août 1849, à vingt ans, Paul Besson composait déjà des vers tels que ceux-ci, en songeant à l'inconnue, à cette *Elle* idéale qui traverse tous nos rêves, au printemps de la vie :

Et pourtant un seul mot réjouirait mon âme,
Ce mot si doux au cœur et qu'une voix de femme
 Pour moi devrait savoir,
Ce mot, qui seul endort toute pensée amère,
Ce mot qu'elle répète en secret à sa mère
 Dans son baiser du soir.

.....
Mais l'oubli dans son cœur, l'oubli viendra peut-être,
Son regard étonné ne voudra plus connaître
 Ceux qu'elle a fait souffrir :
Du moins, s'il faut passer l'écueil de la souffrance,
Il me reste un espoir en perdant l'espérance :
 J'aurai le souvenir.

Dans une autre pièce, *Elle est partie*, et qui est aussi l'un des premiers essais de Paul Besson, l'amour s'exprime avec non moins de bonheur :

C'en est donc fait ! mon Dieu, peut-on vivre loin d'elle,
Vivre sans la revoir et lui parler tout bas,
Sans pouvoir emprunter le vol de l'hirondelle
Pour lui dire : « Je t'aime et tu ne le sais pas » ?

.....
Si jamais, quelque jour, tu venais à connaître
Ces vers que le regret et l'amour ont dictés,
Si jamais, dans ton rêve, un soir tu croyais être
 Assise à mes côtés;

Alors, rappelle-toi, réponds-moi que tu m'aimes!...
Peut-être est-ce le mot que tu redis tout bas,
Car, peut-être, en songeant à nos adieux suprêmes,
Tu sens battre ton cœur et je ne le sais pas.

On m'en voudrait de citer, en les mutilant, les vers du *Soir* ; je les donne en entier :

Vole, mon âme, aux blanches cimes,
Plane sur l'Alpe au front d'argent ;
Et, de là-haut, sur nos abîmes.
Jette un sourire triomphant.

Monte toujours, oui, monte encore,
Dépasse le glacier vermeil ;
Là-haut le brouillard s'évapore,
Tout est splendeur, tout est soleil.

Là-haut tout est voix solennelle,
La terre aux cieus semble s'unir ;
Là-haut, l'aigle croit en son aile,
Et l'âme croit à l'avenir.

La même pensée, sous une forme plus religieuse, est encadrée en deux strophes, *Dans les Alpes* :

Lève, lève encore la tête !
Vois ces rocs et leurs sommets blancs ;
L'aigle y règne sur la tempête
Et couve son nid dans leurs flancs.

Sois comme l'aigle, âme troublée,
Monte vers Dieu qui nous bénit ;
D'En Haut, regarde la vallée,
Et Là-Haut, va faire ton nid !

Je ne puis qu'énumérer le *Météore*, *Violette*, le *Chasseral*, *Marguerite*, *Pensée*. La plupart de ces morceaux renferment d'agréables passages et même quelques trouvailles lyriques, mais il serait impossible de les publier sans retouches. Paul Besson, qui n'était point un poète de profession, enfantant bon an mal an son volume de rimes exactement contrôlées, laisse courir sa plume et ne la gendarme pas. Son style est naturellement correct ; il pourrait être, en général, plus châtié et plus nuancé.

Quelques-unes de ses « enfantines » sont charmantes. Lisez le *Frère gardien* :

Petite sœur, sois bien gentille :
Maman m'a dit de te bercer ;
Endors-toi vite, car je grille
D'aller au soleil m'amuser.

Bon ! je la croyais abattue,
Elle a les yeux tout grands ouverts :
Adieu les plaisirs de la rue,
La promenade aux buissons verts !

Qu'importe enfin ! gazouille, chante ;
Tes yeux bleus sauront me charmer,
Puis, maman sera bien contente...
Petite sœur, je veux t'aimer.

C'est frais, c'est naïf, c'est senti, bien que la versification en soit trop peu soignée. La langue est déjà plus nerveuse et la forme plus parfaite dans *Famille, école et patrie*, un chant pour l'enfance :

Toi qui veilles sur la famille,
Dieu des pères et des enfants,
Toi dont l'amour rayonne et brille,
Partout dans les cieux triomphants ;
Oh ! viens régner dans nos demeures.
Donne la paix, la joie à tous,
Console dans les sombres heures,
O Dieu, sois un père pour nous !

O toi, dont la grande sagesse
Peut seule diriger les cœurs,
Toi qui veilles sur la jeunesse,
Et qui du mal nous rends vainqueurs ;
Sois aussi le Dieu de l'école,
Le Dieu de l'enfance à genoux ;
Dirige-la de ta parole,
O Dieu, sois un guide pour nous !

Toi qui, gardant notre patrie,
Nous a bénis et protégés,
Notre âme t'adore et te prie :
Eloigne, éloigne les dangers.

Ah ! nous connaissons ta puissance,
D'autres ont gémi sous tes coups,
D'autres pleurent dans le silence ;
O Dieu, sois un appui pour nous !

Les deuils, qui affligèrent Paul Besson, nous ont valu de pures et fortes poésies, qui sont les perles de l'écrin. On connaît le *Berceau vide*, *Pourquoi ma lyre est muette*, ces poignantes lamentations d'un cœur blessé.

Sur un tombeau les égale pour l'élévation de la pensée et la profondeur de l'accent :

Tu l'as voulu, mon Dieu, ta main toute puissante,
A frappé de douleur notre âme frémissante,
En ouvrant un tombeau de plus.
Mais, le voilà là-haut, dans une autre patrie ;
Nous pouvons espérer une seconde vie,
Où se retrouvent les élus.

La croix du Rédempteur est pour nous l'espérance ;
Elle parle de joie, au sein de la souffrance ;
De vie en face de la mort ;
La croix nous montre au ciel un Père qui nous aime
Et dont la main d'amour, dans la lutte suprême,
Doit nous conduire vers le port.

Qu'importent les regrets, la tristesse et le doute,
Qu'importent les écueils semés sur notre route,
Que nous importe que, le jour,
Nuages ou soleil au ciel naissent ou meurent,
Qu'importe enfin ! pour nous, ces trois choses demeurent,
La foi, l'espérance et l'amour.

Dans *Combat*, la plainte à quelque chose de moins résigné, mais de plus humain. Certes, la foi console le croyant, mais elle n'empêche pas les larmes de se répandre, le cœur de se serrer :

Si jeune et tant souffrir ! si jeune et voir la tombe
Comme un gouffre béant s'ouvrir devant mes pas ;
Mon Dieu, viens protéger mon âme qui succombe
Dans l'angoisse et dans les combats.

.

A d'autres le présent, les parures de fête,
Les vains plaisirs du monde où l'âme ne vit pas.
O mon Dieu, je t'ai dit : « Ta volonté soit faite ! »
Et pourtant, je pleure tout bas.

Les trois strophes qui suivent (*Elle*) sont d'une grâce mélancolique et tendre qui est bien dans la note de Besson, poète chrétien :

Elle a passé comme un nuage,
Elle a passé comme un rayon
Qui brille au milieu de l'orage
Et va se perdre à l'horizon.

Elle a passé comme un sourire
Joyeuse au milieu de nos pleurs,
Comme la brise qui soupire
Et voltige de fleurs en fleurs.

Elle a gémi dans la souffrance,
Comme toute âme doit gémir,
Mais sa joie est notre espérance,
Et son présent notre avenir.

J'ai dit que les pièces essentiellement religieuses, pures de toute inspiration profane, formaient une bonne partie de l'œuvre de Paul Besson. Cris d'angoisse, cantiques d'amour, effusions saintes, ravissements, extases, tout cela chante et pleure vers le ciel. Je suis embarrassé de choisir parmi tant de pages qui sont presque toutes dignes d'être reproduites. Je me contenterai de quelques extraits.

Le doute n'est pas entré dans l'âme de Paul Besson. Il a peut-être erré autour d'elle, comme semblent l'indiquer les *Pensées de décembre*, mais il n'a fait que l'effleurer. Le serviteur du Christ a toujours eu :

Ce qui manque à la rose avide et desséchée
Où l'abeille, au matin, ne trouve plus de miel,
Ce qui manque à la rose, à sa tige arrachée,
Une goutte de vie et qui vienne du ciel.

Rien, en somme, n'arrête le regard, ne fixe l'esprit, ne remue le cœur, dans la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*, sauf

quelques vers de ce dernier morceau qui rappelle les *Pauvres* de Victor Hugo. *Dieu*, un poème de longue haleine, offre, en revanche, quelques stances de haut vol. Je retiens celles-ci, où la foi de Besson manque un peu de charité, car on ne doute pas pour le plaisir et il est des doutes aussi respectables, pour le moins, et surtout aussi désintéressés, que les plus sincères croyances :

Oui, sous l'azur du ciel il en existe encore
De ces enfants d'orgueil qu'un doute impur dévore
Et qui disent à Dieu : « Non, tu ne règnes pas ».
Et veulent que sous eux l'immensité s'incline
Et qu'on puisse borner la mesure divine
A la taille de leur compas.

Quoi ! le rêve d'un jour veut nier l'existence !
Le néant se fait vie et comble la distance
Entre la poudre et Dieu, la mort et le réveil !
Avons-nous jamais vu dans leur rage insensée,
L'arbre niant la sève et la fleur la rosée,
Et le jour niant le soleil ?...

Suit, en vers bien frappés, une démonstration lyrique de l'existence de Dieu, qui se termine par ces mots :

Aimons, pour trouver Dieu. Tout le reste est chimère,
Car, avant de penser, l'enfant croit en sa mère,
Et notre cœur croit à l'amour.

Les observations qui précèdent s'appliquent à *Jour et nuit*, une réponse à la *Nuit* de M^{me} de Girardin. D'autre part, *Ascension* et *Espoir en l'avenir* ne peuvent s'analyser sans perdre beaucoup de leur poésie. Je préfère transcrire ces pièces intégralement, au moins la première :

Voyez ce pèlerin gravissant la montagne.
Le sommet est abrupt. Il faudra qu'il le gagne
Au prix de suprêmes efforts.
N'importe ! il marchera. Travaille, monte encore !
Plus haut, toujours plus haut. Point de nuit, point d'aurore,
La victoire appartient aux forts.

Et l'horizon grandit toujours plus à sa vue,
Là-bas, dans le lointain, une plaine inconnue,
Des villes, des murs et des tours.
Mais que sera-ce donc, lorsqu'abordant les cimes,
Son regard plongera d'abîmes en abîmes,
Comme sur l'aile des vautours ?

Ecoute, voyageur ! viens, te disait le monde,
Viens sur mes hauts sommets. Là, c'est le vice immonde,
La folle joie et les plaisirs ;
Plus loin, c'est la richesse et le bonheur sans trêve ;
La gloire, les honneurs. Monte de rêve en rêve,
Monte de désir en désir.

Ecoute, voyageur ! Tu connais l'Évangile.
Lutte, lutte toujours, car la vie est fragile
Mais un Père veille sur toi ;
Marche vers les sommets où notre âme qui pleure
Attend, près de la croix, que vienne et sonne l'heure
Du repentir et de la foi.

Eh bien ! avant d'atteindre au terme de la course,
Viens t'asseoir dans les fleurs, et, près de cette source,
Tout en regardant le passé,
Là-bas, tu peux revoir des obstacles sans doute,
Les pierres sous tes pas, les ronces de ta route,
Et les deuils de ton cœur blessé.

Qu'importe ! tout cela disparaît dans la plaine ;
Fleurs et lacs ne sont plus que des flocons de laine
Semés sur les pas d'un enfant ;
Les rocs semblent noyés dans un flot de verdure ;
A peine aperçois-tu cette pente si dure
Que cherche ton œil triomphant.

Oui, va. Poursuis ta course et contemple le faite !
Là-haut, brille un soleil d'espérance et de fête,
La couronne que Dieu promet ;
Là-haut, tu chanteras l'hymne de la victoire,
Aux pieds de l'Agneau saint, immolé pour ta gloire...
Monte, monte au dernier sommet !

Dans l'*Espoir en l'avenir*, il me suffira de cueillir ces quelques vers :

Mon âme...

...Sois forte dans l'épreuve et toujours souriante ;
Au milieu des revers, lève-toi triomphante,
Car le ciel est à nous, rien ne peut t'effrayer :
Laisse là le présent et ses vaines alarmes !
N'as-tu pas, quand tes yeux doivent verser des larmes,
L'avenir pour les essuyer ?

L'*Arbre de la vie*, une légende qui aurait besoin d'une heure de travail encore, *Simple histoire*, *Doute et foi*, *Nostalgie* sont presque des poèmes par l'étendue. Animés d'un large souffle, vibrant d'une chaude éloquence, on souhaiterait qu'ils fussent moins inégaux et aussi moins délayés. La main délicate, le regard attentif du poète qui revoit ses manuscrits, avant de les soumettre au jugement du public, n'ont point passé sur l'œuvre de Paul Besson. Elle est là, telle qu'elle sortit de son cerveau, dans le brillant négligé de la première inspiration. Les idées abondent, les images se pressent, mais il est impossible de les développer et de les classer selon les règles et dans le bel ordre des compositions achevées. Il n'est pas question non plus d'émonder les feuillaisons trop touffues, de couper les branches qui ne servent pas à l'ombrage et qui gênent la vue. C'était l'affaire, c'eût été le souci d'un propriétaire méticuleux, d'un oisif. Paul Besson avait d'autres préoccupations et d'autres devoirs. J'ai déjà montré qu'il ne fut pas un poète de métier, ni surtout un virtuose ; son vocabulaire restreint et le retour trop fréquent des mêmes rimes nous l'apprendraient d'ailleurs. Pour atteindre à la maîtrise dans cet art difficile, il est nécessaire de s'exercer constamment, de ne laisser que de très courts intervalles entre la dernière poésie et la nouvelle. Il me souvient d'avoir lu que Victor Hugo, tous les matins, s'astreignait à griffonner une cinquantaine de vers, bons ou mauvais, pour s'entretenir la main. Il n'éditionait pas tous les produits de cette Muse à la tâche ; néanmoins, avec l'exactitude et la régularité qui sont odieuses à tant de poètes, l'auteur de la *Légende des siècles* accomplissait sa besogne quotidienne. Est-ce le secret de sa langue mer-

veilleuse, si pleine, si neuve et si riche, qui fait d'Hugo le roi des rhétoriciens et le dieu des artistes en vers français ? Paul Besson, lui, n'était pas un amant aussi tenace de la Muse. Il n'avait pas le temps de lui demeurer fidèle, de l'écouter et de chanter avec elle, à toute heure. Cependant, par l'effet d'une grâce spéciale qui est le privilège du seul talent, il est parvenu à couler ses pensées dans un moule à lui et qui n'est pas trop indigne d'elles. Me trompé-je ? Il me paraît que ses poésies ont un accent personnel très vif, qu'elles ne sentent point l'imitation, en un mot, qu'elles ne sont pas un reflet plus ou moins éclatant, comme celles de beaucoup d'autres. Se bien posséder, avoir une âme bien à soi, indépendante des influences étrangères, être *quelqu'un* au lieu de simplement rappeler *quelqu'un*, ne voilà-t-il pas la marque de l'écrivain de race ?

On reprochera sans doute à Paul Besson le manque de composition, la simplicité un peu nue du style, la monotonie des procédés, le retour fréquent des mêmes coupes de strophes, le dédain des artifices de prosodie, — des défauts secondaires. Il a les qualités essentielles, l'imagination, la vigueur, la flamme, — le don.

Je le connaissais à peine, avant d'avoir parcouru ses manuscrits. Je me suis pris pour lui d'une grande sympathie. Tout est sincérité, droiture, enthousiasme chez ce poète. On respecte toutes ses idées, comme il sut respecter toutes celles des autres. On pénètre jusqu'au fond de ce cœur délicat et ardent, qui, trop vite, a cessé de battre. On admire cette vie si humble et si féconde. On voit, à l'instant suprême, le chrétien réaliser ce vœu du poète :

Puissé-je quelque jour mourir aussi paisible,
M'endormir sans regrets pour un réveil plus doux,
Calme, le front penché, tenant encor la bible,
Sur mes faibles genoux !...

Il ne me reste qu'un désir à formuler : c'est que l'on fasse pour Besson, ce que l'on a fait pour Krieg, pour Cuenin, pour Gautier, — rassembler la fleur de ses poésies, afin de l'ajouter à la modeste couronne de ses confrères du Jura. C'est là une entreprise, qui serait facile, qui serait louable et qui devrait tenter la Société d'Emulation. Car Besson est, incontestablement, avec Paul Gautier, le plus distingué de

nos poètes lyriques, et il a, sur Gautier, cette supériorité d'avoir été un homme dans toute la force du terme, un homme de pensée et d'action, un homme de vie généreuse et limpide, un de ces hommes enfin que célèbre le doux Auguste Dorchain,

Et dont le cœur d'enfant peut se montrer sans voiles,
Profond comme la mer, pur comme les étoiles.

III. Paul Gautier¹⁾

1843 — 1869.

De tous nos poètes, Paul Gautier fut le plus choyé et le plus aimé. Il avait un peu l'âme de ce Célio, que Théodore de Banville nous montre dans ses *Exilés* :

Ce pâle Célio, ce fils de la Chimère,
Qui passa comme un rêve, et qu'on pleure aujourd'hui.

Dès l'enfance, il se plut à rimer. Ne devait-il pas ressentir; pour la prose, un peu du grand dédain de Brizeux ? Sous ses doigts, la lyre chantait comme il voulait. Il était marqué du divin signe, et je ne pense pas que la Suisse romande ait produit beaucoup d'écrivains d'un tempérament poétique plus rare. Il avait même le physique idéal du poète, les longs cheveux, les yeux profonds, le blême visage, le corps frêle et délicat. Et puis, il était venu à son heure dans un monde très jeune. De 1860 à 1870, une fouguese et tumultueuse génération se préparait à la vie publique dans le Jura. La politique et la littérature exerçaient un attrait tout puissant sur une douzaine d'étudiants, qui, des bancs de l'Université, préludaient ensemble aux luttes futures, avec plus d'enthousiasme que de réflexion, naturellement, et plus d'audace que de persévérance. *La Tribune du peuple*, fon-

(1) Voir une étude biographique, en tête des *Poésies de Paul Gautier*, que j'ai publiées en 1882 (Delémont, Boéchat, 1 vol. in-12).

dée par les amis de Gautier, rallia sous son drapeau la bande exaltée et généreuse des radicaux de vingt ans. Et toutes les questions sociales et artistiques de s'agiter et de passionner, tous les esprits en ébullition de rêver la conquête de l'avenir ! Je me rappelle que, plus tard, entre collègues, nous lisions avec une religieuse admiration les collections déjà vieilles de cette *Tribune* qui dura trop peu, ou trop, car ses dernières années furent moins glorieuses que les autres. Nous nous promettions de marcher sur les traces de nos aînés. Gautier surtout nous séduisait, le poète mort dans son printemps... Nos devanciers ont fait leur chemin, laissant en route quelques compagnons fauchés en pleine fleur. Nous n'avons plus retrouvé dans nos cœurs l'ancien ferment d'active et féconde solidarité, les ardentés ambitions, les fiers élans de jadis. Nous sommes plus sages, plus soucieux de feuilleter notre Barème que d'escalader le Parnasse.

On conçoit aisément que l'influence d'un pareil milieu n'ait pas été perdue pour le talent précoce de Paul Gautier.

L'auteur de *Pervenches et Bruyères* naquit à Courtelary, le 6 avril 1843. D'une constitution chétive, d'une extrême sensibilité, il fallut, pour conserver l'enfant, les soins les plus tendres et tous les humbles prodiges du dévouement maternel. Sa santé, toujours précaire, ne l'empêcha point de fréquenter les écoles de son village natal et d'être envoyé, vers 1856, au collège de Neuveville. Son goût des choses de la littérature fut prompt à s'affirmer. J'ai eu sous les yeux un cahier des poésies qu'il composa dès l'âge de douze ans. Ce ne sont pas des chefs-d'œuvre ; ce sont déjà des promesses. Gautier pense, bien entendu, par les autres. Lui-même ne sait de la vie que ce qu'il a puisé dans les livres. Il n'est qu'un écho. Ses vers n'ont rien de banal pour autant. Même par la forme, ils sont une révélation, car Gautier n'avait pas reçu l'éducation de ces petits pages de la Muse qui, au XVIII^e siècle, comme Lebrun et d'autres, étonnaient les salons à la mode. Il sortait de l'école primaire, et j'ignore comment il étudia sa prosodie. Les vers suivants, que j'extraits du *Chœur des anges*, datent de la treizième année de Gautier :

Le Christ est né. De couronnes parés,
Chantons, chantons, ô chérubins sacrés !
Chantons de Dieu la céleste puissance !
Chantons sa gloire et sa magnificence !
Belle Judée, ô pays fortuné !
C'est dans ton sein que le Sauveur est né,
Et cet enfant, prédit par Isaïe,
Est un flambeau de salut et de vie.

Voici les jolies strophes que Gautier dédiait à ses parents, pour le 1^{er} janvier 1857 :

O vous qui me comblez toujours de vos bienfaits,
Qui prenez tant de soins des jours de mon enfance,
Que vous soyez élus à l'immortelle paix !
Avec le nouvel an, un nouveau cours commence
A mon amour pour vous, à ma reconnaissance...

...Vivez, vivez longtemps !

Ainsi le veut le Roi du ciel et de la terre ;
Vivez pour le bonheur de vos jeunes enfants,
Et, quand ils grandiront, heureux dans la carrière,
Ils vous protégeront, ô tendres père et mère !

Ces choses n'ont de valeur qu'en raison de l'âge du poète. Elles sont des « documents » ; elles attestent une vocation bien décidée. Je pourrais, au reste, multiplier les citations de ce genre.

Le 22 septembre 1859, en séance annuelle de la *Société jurassienne d'Emulation*. Paul Gautier fut appelé à donner lecture de ses *Adieux à Neuveville*, qui furent chaleureusement applaudis. Quels vers était donc capable d'écrire ce poète de seize ans ? Je cite :

Il est dans le Jura, du côté de la France,
Une cité paisible, antique résidence
D'hommes puissants qui ne sont plus ;
Et c'est là que je vais apprendre à me connaître,
C'est là que je verrai la fleur blanche renaître
Aux rameaux des pommiers touffus.

Là j'espère trouver ce qu'on aime à mon âge,
Un ami de seize ans avec qui l'on partage.

Les plaisirs d'un innocent jeu ;
De doux chants, au milieu des plaines diaprées,
Et, quand le vent mugit, dans les longues soirées,
Une place devant le feu.

Je m'en vais donc, asile où j'aimais à sourire ;
Toi qui dictas les chants de ma naissante lyre,
Souris à mon sincère adieu !
Oh ! veuille le Seigneur bénir ton sol fertile ;
Qu'il fasse que ton lac reste toujours tranquille
Et ton ciel toujours bleu !...

Il quitta sa chère Neuveville, en automne 1859, pour se rendre à Porrentruy et y faire son gymnase. Durant ses loisirs, il dévora les œuvres des grands lyriques du siècle et traduisit force poètes allemands. A ces travaux, qui étaient pour lui les délassements préférés, il acquit du métier et il accrut le trésor de poésie qu'il portait dans son cœur. Henri Heine et Musset furent ses auteurs de prédilection. On verra qu'il a mis en français plusieurs *lieds* du chantre de *Loreley*.

Ses études souffrirent un peu de son amour des lettres. Très heureusement doué pour les langues, il était, dans les branches littéraires, le premier de sa classe. Mais les mathématiques le rebutaient au point qu'elles faillirent compromettre le succès de son examen de maturité.

De Porrentruy, il partit pour l'Université de Strassbourg. Son père désirait qu'il fît son droit. Gautier y répugnait sérieusement. La voix intérieure lui parlait de poésie, de libre vie et de gloire. En bon fils, il se résigna, acheta un *Corpus juris*, prit ses inscriptions, fréquenta des cours juridiques. Je dois à la vérité de dire que les noms d'Ulpian et de Modestin lui furent toujours moins familiers que ceux de Lamartine et de Victor Hugo. Il continua ses traductions de poètes allemands et il y gagna une certaine virtuosité, à laquelle Eugène Rambert rendait cet hommage éloquent dans la *Bibliothèque universelle et revue suisse* de 1870 : « Il avait compris que la poésie est un art, comme le dessin, comme la musique, et qu'il ne suffit pas, pour y exceller, de s'abandonner à tous les hasards de ce qu'on appelle inspiration. Nul doute, s'il eût vécu, qu'il ne fut parvenu à traduire la

meilleure partie d'Uhland. Quelle conquête pour la langue que nous parlons ! Quelle bonne fortune pour notre littérature romande ! »

A Strassbourg, il se lia très étroitement avec M. Victor Tissot, qui lui a consacré une des plus jolies pages de son *Voyage au pays des milliards*. Une correspondance assez suivie s'établit entre eux et dura jusqu'au décès de Gautier. Leurs lettres étaient accompagnées parfois de poésies. M. Tissot écrivait, entre autres, à son ami :

Enfin, si triste et souffrante,
Ton amante,
La Muse au regard divin,
Ne voit dans la comédie
De la vie
Que trahison et venin,

Oh ! souviens-toi, je t'en prie
Et supplie,
Qu'il est encore quelqu'un
Une âme heureuse et bien fière
Sur la terre,
De t'offrir tout son parfum.

Dès cette époque, la phtysie qui minait Gautier ne ménagea plus ses coups. Son caractère s'assombrit un peu. Les plaisirs, qu'il recherchait pour oublier ses souffrances et ses appréhensions, remplissaient mal sa vie. Il avait comme l'impatience de mourir. Son suprême refuge était toujours

La Muse, le bel ange à l'auréole d'or.

Il n'y a pas lieu d'être surpris si la plupart de ses poésies sont empreintes de lassitude et de désespérance. Elles étaient le cri de son âme inquiète, la plainte de son corps meurtri. Il savait bien !...

Je le sais bien, quand la saison des roses
Ramènera sur le sol émaillé
Les cheveux blonds et les écharpes roses,
Heureux amis, vous m'aurez oublié.

Tous jouiront ; nulle voix de colombe
Ne pleurera celui qui ne fut rien.
Le ver, lui seul, visitera ma tombe,
Je le sais bien.

Cependant, il était un malade discret, sachant imposer silence aux inquiétudes et aux douleurs. Ses intimes l'ont connu franc et joyeux camarade. Sa lyre n'était pas sans cesse voilée de crêpe. Souvent, il l'enrubannait comme pour une fête. De folles chansons alternaient avec les élégies désolées.

Après quelques semestres passés dans les universités de Berne et de Strassbourg, il vint faire son stage d'avocat à Delémont, chez M. Carlin, un orateur brillant et un juriste distingué. La cité delémontaine était le berceau de la *Tribune du peuple* ; il y coula de beaux jours. Quoique la pratique du barreau rebutât son organisation d'artiste, Gautier ne recula pas devant sa tâche. A différentes reprises, il plaida en cour d'assises, où il n'obtint que des succès d'estime, subissant en cela le sort de la plupart des écrivains nés. L'habitude de la plume, du travail soigné et réfléchi, de la pensée moulée dans une phrase définitive, semble fatale au développement des facultés oratoires. Rarement les avocats éloquents laissent des livres qui valent leurs plaidoyers. Rarement aussi les auteurs de mérite sont des Démosthènes ou des Lachaud.

Durant son séjour à Delémont, il publia, dans le *Progrès*, plusieurs articles sous le titre : *Impressions de cour d'assises*. Il avait aussi commencé une nouvelle qui ne s'est point retrouvée parmi ses manuscrits. Notre poète se lança même dans la politique militante. En 1867, une souscription nationale fut ouverte en France pour l'érection d'une statue à Voltaire. Paul Gautier, qui avait le courage de ses opinions, entendit que le Jura fournît son obole. Or Voltaire est un de ces noms qui déchainent encore les plus violentes controverses. Un journal conservateur du pays s'éleva très vivement contre l'initiative prise par Gautier. Celui-ci riposta de sa meilleure encre. Cette lutte à propos du patriarche de Ferney amusa fort la galerie. Au cours de la même année, il commit diverses études littéraires ; la plus

remarquable fut consacrée aux œuvres d'Alfred de Musset, pour lesquelles Gautier se montre d'une sévérité inattendue : « Nous nous sommes aperçu avec une tristesse mêlée de regret que cette enchanteresse poésie manquait de sentiments vraiment élevés, de foi, d'idéal, d'amour pur, de conscience même. » Quoi qu'il en dise, « l'enchanteresse poésie » a pénétré dans son cœur, et bien qu'on ne puisse le comparer à Musset, il rappelle à beaucoup d'égards, non point le poète de *Rolla*, mais celui des *Nuits* immortelles.

Son année de stage terminée, il subit à Berne ses examens d'état et ouvrit un bureau d'avocat dans la maison paternelle, à Courtelary. Il se maria bientôt après. Mais sa maladie ne pouvait pardonner, même au bonheur. Paul Gautier mourut le 17 septembre 1869, en sa vingt-septième année. Toute la jeunesse du Jura porta le deuil ; son poète n'était plus.

Quelques mois après son décès, deux amis éditèrent un mince recueil de ses poésies : *Pervenches et bruyères*. Encore que ce petit livre renfermât à peine le tiers de l'œuvre de Gautier, la presse suisse l'accueillit très favorablement. Des articles élogieux, signés Marc Monnier et Eugène Rambert, lui firent une notoriété de bon aloi.

Le public réclamait néanmoins autre chose que les *Pervenches et Bruyères*, où un choix trop timide de poésies originales et quelques traductions d'Uhland et de Heine ne donnaient qu'une idée insuffisante du talent de Paul Gautier. Ses œuvres, éparpillées dans les feuilles locales ou demeurées manuscrites, étaient presque toutes dignes d'être sauvées de l'oubli. En 1881, la famille du poète me chargea de la pieuse mission de collectionner, de revoir et de préparer une édition complète des vers laissés par Gautier. L'an d'après, ses *Poésies*, formant un volume de plus de trois cents pages, parurent sous les auspices de la Société jurasienne d'Emulation.

* * *

Paul Gautier s'est essayé dans tous les genres ; il aurait pu, s'il n'était mort trop jeune, réussir dans tous. Il se lance dans la satire, il aborde même l'épopée. Mais il est un lyrique avant tout, par l'abondance, le naturel, la facilité

de son inspiration. Il a de la chaleur, de l'émotion, de la verve. Pour autant, il n'en contient pas moins son imagination, et, monté par lui, Pégase ne se brisera pas le front contre les étoiles. Il sait se borner, sachant écrire, et jamais son esprit ne se perd dans les divagations ou les redondances romantiques. En ses vers, ce poète est un sage qui dit juste ce qu'il veut et ce qu'il faut dire. A part ses *Assassins et régicides*, il n'a pas achevé de morceaux de quelque envergure. Non que le souffle lui manquât, mais il avait peur des sujets qui poussent à l'amplification ou qui exigent un effort trop considérable.

L'intensité du sentiment et la concision de la forme tentaient seules Paul Gautier. Ce qu'on lui reprocherait avec plus ou moins de raison, c'est d'avoir encore sacrifié avec trop de complaisance la richesse du style poétique à la sobre vigueur de l'idée. L'école parnassienne fleurissait à Paris ; dans le Jura, je crois bien que l'on se doutait à peine de son existence. Dès lors, la versification de Gautier, pour être aisée et correcte à l'ordinaire, ne devait pas ressembler à celle que les contemporains prisaien par dessus tout. Sa langue poétique est harmonieuse : ce n'est pas de la musique. Ses rimes sont honnêtes : ce n'est pas de l'opulence. Tous ses confrères jurassiens en étaient là, et presque tous ses confrères romands.

Le volume de Gautier est divisé en deux parties : la première, la plus considérable, ne compte que des morceaux de son cru, l'autre se compose de traductions de poètes étrangers.

Parmi les choses intimes, je ne connais rien de plus poignant que son *Je le sais bien*. Gautier avait l'entière conscience du mal implacable dont il mourrait avant qu'il fût longtemps. Il assistait à sa lente agonie, qui pouvait durer quelques années, avec de courts répit, mais il avait la certitude de la fin prochaine. On admire dans les chrestomathies les *Adieux* de Gilbert :

Au banquet de la vie, infortuné convive...

L'œuvre est éloquente, les circonstances dans lesquelles elle fut écrite sont dramatiques. Ne m'accorderez-vous pas que la plainte de Gautier, si résignée et si navrante, va plus droit au cœur ?

Je le sais bien que ma course est bornée
Qu'avant le soir hélas ! je dormirai ;
Dès le berceau, ma vie est condamnée,
Je le sais bien et n'en ai pas pleuré.
Je n'eus jamais de l'heureuse jeunesse,
Ni la gaiété, ni le vif entretien ;
Ma voix languit et ma tête se baisse,
Je le sais bien.

Je le sais bien que dans ma main fiévreuse
Ma plume tremble en écrivant ces vers ;
Ma joue est pâle et lentement se creuse,
Le vent du Nord a pénétré mes chairs.
Je le sais bien que ma mère soupire,
En arrêtant son regard sur le mien,
Et ce secret qu'elle n'ose me dire,
Je le sais bien.

Je le sais bien que je n'ai plus d'amie ;
Elle m'a fui, sans doute elle a bien fait :
Quelle est la fleur qui voudrait être unie
Au jour qui tremble et qui la fanerait ?
Je lui jurai de l'aimer, de la suivre
Et d'oublier mon bonheur pour le sien ;
Mais je n'ai pu lui promettre de vivre,
Je le sais bien...

A ces accès de découragement, succédaient parfois des élans d'espoir et de confiance. Puis, les larmes revenaient et les sanglots : *Hélas, A elle en automne, le Chant du rossignol, le Chant de la tristesse, Ma dernière demeure.*

Quand Gautier secoue le fardeau de ses angoisses, quand sa mélancolie prend un accent moins personnel, il nous donne d'agréables allégories ou des élégies touchantes, d'une tristesse douce et presque consolée. Ainsi *Memento, Novembre, le Deuil*, qui pleure la mort d'une amie :

Quand on aura porté le corps au cimetière,
Quand l'orgue aura cessé d'élever ses soupirs ;
Quand le prêtre aura dit la funèbre prière,
Et que tu seras seule avec tes souvenirs ;

C'est alors que j'irai, grave et doux comme un frère,
Te parler d'un séjour de paix et de bonheur,
Que relevant ton front courbé dans la poussière,
Je t'apprendrai comment on porte la douleur.

Phoebé et la fleur du poète est une allusion à la mort qui approche :

Oui, sans laisser aucun vestige,
La pauvre fleur aura passé,
Et, sur la place où fut sa tige,
Les joncs en foule auront poussé.

Et, silencieuse et navrée,
Phoebé voilant son front divin
Remontera dans l'empyrée
Obéir au sombre destin.

Oh ! que jamais elle n'oublie
La fleur plaintive qui, ce soir,
Se penche avec mélancolie
Et qui mourra sans la revoir !

Je cite encore le *Myrte et l'amitié*, une délicieuse bluette, *C'est l'heure du repos*, le *Colombier*, *Au soir*, *A la fontaine de Saint-Nicolas*, *Notre Dame de Lorette* et *Les deux gages*, une jolie nouvelle en vers, où la manière de Gautier se révèle tout particulièrement, dans le tour simple et la rapidité de l'exposition, dans les strophes vives et légères qui ne se perdent pas en digressions inutiles. Ce petit récit, d'une forme serrée, d'une émotion discrète, est l'une des meilleures productions de notre poète. J'en dirai autant de *Jeune ouvrière*.

Gautier a chanté l'amour après et avant tant d'autres. Il le chante un peu comme le Musset dolent de la *Nuit de décembre*, quoique son désespoir s'exprime avec moins d'éclat :

Au moment où ton âme à mon âme est unie,
Il faut nous séparer quand le ciel est si bleu,
Quand la vie est si belle, il faut nous dire adieu.

.

Et moi, je reste solitaire ;
Mais je ne me plains pas : dans ma douleur amère,
A quoi me servirait d'insulter le Seigneur ?
Il fait bien ce qu'il fait. Je sais que sur la terre,
Tout espoir est trompeur,
Que l'amour est chimère,
Et que d'autres là-bas,
Ont des droits sur ton cœur quand moi je n'en ai pas.

.....
Mais si ma jeune destinée,
Avant la tienne terminée
Me ramène au funèbre bord,
Je te dirai : Fidèle amie,
En attendant une autre vie,
Chante-moi mon hymne de mort.
Et si la Parque plus cruelle
Hélas ! avant moi la rappelle,
J'irai pleurer sur son tombeau.
Elle aura ma plainte dernière,
Et mes sanglots et ma prière,
Et mon cantique le plus beau.

On trouve des perles d'ardente et de grande poésie dans
Trois mois après, une pièce qui porte pour épigraphe ces
vers de Gérard de Nerval :

Où sont nos amoureuses ?
Elles sont au tombeau.

Il faut en donner au moins quelques strophes :

Ainsi qu'un diamant sur un manteau d'azur,
Au ciel étincelait une joyeuse étoile.
Des nuages du soir elle perçait le voile
Et jetait ici-bas un regard doux et pur.
Quel souffle frémissant dans la voûte éthérée
Saisit la blanche étoile en sa course égarée
Et l'abattit comme un fruit mûr ?

Espoir de la campagne, en sa verte saison,
Frêle encor, le froment ondoyait dans la plaine,
Le zéphyre pour lui retenait son haleine,
Et pour lui l'alouette égrenait sa chanson.

Il n'est plus là, Seigneur. Répondez, Dieu superbe !
D'où vient le moissonneur sombre qui fait sa gerbe
Avant l'heure de la moisson ?

Il vient de l'infini, du plus profond des cieùx !
Car le sombre faucheur, c'est vous, Etre insensible ;
Pour vous point de printemps ; et votre faux terrible
N'attend pas, pour faucher, l'automne aux jours
brumeux ;
Et vous avez frappé la fleur éclosé à peine
Et l'épi qui naissait, et la moisson sereine,
Et ma maitresse aux blonds cheveux !...

Le poète n'a pas exhalé que des soupirs de regret et des cris de détresse. Dans *Adieu*, par exemple, le ton est plus calme, et ce n'est plus que sourire mélancolique :

Mais Dieu mit ici-bas un terme à toute chose :
Si la jeunesse fuit comme un songe trompeur,
Le cyprès à son tour meurt auprès de la rose,
Et rien n'est éternel, pas même la douleur.

Après avoir vidé la coupe de l'absence,
Je veux encor sourire aux accents de ta voix.
Un jour, tu reviendras, riche encor d'espérance,
Et nous continuerons nos rêves d'autrefois.

Adieu donc, ô ma sœur ! sois gaie et sois heureuse !
Dieu t'aime : son soleil éclaire ton chemin.
En souvenir de moi, ma belle voyageuse,
Prends ces myosotis et les mets sur ton sein.

J'ai rappelé, dans les notes biographiques de cette étude, que Paul Gautier ne se livrait pas qu'à la seule contemplation des cyprès et des saules pleureurs. Il avait beaucoup de gaieté naturelle, que ses souffrances n'étouffèrent jamais. Les *Poésies* de Gautier contiennent plusieurs pièces qui font contraste avec *Je le sais bien*, ou les vers cités quelques pages plus haut. Il a non seulement de la gaieté, mais de l'esprit, de l'ironie, du trait.

Voici un couplet, que j'extrahs de *Mes vœux* :

Je voudrais des âmes sincères ;
J'ai plus d'une fois souhaité
A nos chrétiens moins de prières,
Mais aussi plus de charité.
Je voudrais surtout qu'aux fidèles
On parlât des beautés des cieux
Plus que des peines éternelles :
Ne sont-ce pas aussi des vœux ?

Dans *Communisme et charité*, le partage universel est gentiment tourné en ridicule. Selon Gautier, si Fourier ou Cabet eussent triomphé, le monde aurait présenté l'image que nous offre ce petit tableau, qui ne ressemble guère à l'immense toile brossée par Zola dans *Travail* :

Un jour, deux enfants du village
Avaient pris un nid de pinson :
Il est à nous deux, sans partage,
Se dirent-ils à l'unisson.
Mais ces communistes précoces,
Après une minute ou deux,
Ne rêvaient plus que plaies et bosses
Et se tiraient par les cheveux.

En irait-il autrement dans la société future, organisée selon le modèle collectiviste ? On pourrait le craindre à voir ce qu'est notre humanité, après dix-neuf siècles de christianisme.

Les *Noces d'or de la patrie jurassienne* renferment de divertissantes malices à l'adresse des Bernois. Cinquante ans ont passé depuis la réunion des deux pays (1815—1865). L'idylle d'hier :

Ah ! quel époux et quelle basse-taille !
Comme ses yeux lorgnaient mon coffre-fort !
Ses bras velus me prenaient par la taille
Et, quelquefois, ils serraient un peu fort.
Mais que d'amour ! Hélas ! j'étais jolie.
Que de baisers ! la marque en restera ;
Car cinquante ans ont prouvé ma folie :
Lune de miel jamais ne reviendra.

Passons à l'idylle d'aujourd'hui, — je veux dire de 1865 :

Et maintenant, que suis-je devenue ?
Pauvre contrat, te voilà déchiré !
Malgré ma dot, je m'en vais toute nue
Traînant seulette un front déshonoré.
Justice et Droit, soutenez ma faiblesse !
Mais c'est en vain ; le ciel s'en souviendra.
A cinquante ans, si l'amour nous délaisse,
Lune de miel jamais ne reviendra.

La lune de miel n'est pas revenue, et pour cause... Cependant le mariage de raison — diplomatique — ne fut et n'est pas trop mouvementé. Du moins, les Bernois ne se plaignent pas du Jura et ce n'est pas d'eux que viendront jamais des projets de divorce.

Je ne crois pas devoir une mention spéciale au *Départ*, ni à *l'Inconnue* qui sont de l'aimable versification, rien de plus. En revanche, la *Cigarette* est un bijou finement taillé :

Vole donc, vapeur embaumée !
Et, sur mon front, quand je suis las,
Tournoie en spirale enflammée !...
Je puis bien aimer la fumée,
Quand tout est fumée ici-bas.

Un épithalame lestement troussé, que les vers envoyés *A mon ami Florian H.* Un ravissant lever de rideau que *Deo gratias*, des vers récités au début d'une représentation théâtrale à Delémont.

Voilà pour la Muse accorte, en jupon court et le poing sur la hanche. Nous avons là un Gautier que ne soupçonnaient point les lecteurs des *Pervenches et Bruyères*.

Ce recueil de 1869 ne laissait pas deviner non plus qu'il y eût en Paul Gautier l'étoffe d'un Barbier de *l'Idole* ou de la *Curée*.

Mais notre poète se transforme soudain. Ce n'est plus l'amant éploré, le malade inquiet, ou le chansonnier des bonnes heures. C'est le citoyen et l'apôtre, c'est l'ami des vaincus et des martyrs. Ses idées ont l'emportement, la hardiesse, l'outrance de la jeunesse. Guerre aux tyrans ! Gloire aux opprimés ! Un souffle de Marseillaise s'élève de ce cœur de vingt ans. Et l'on renversera les trônes, maudira les rois,

stigmatisera les crimes de la force, — au risque de casser beaucoup de vitres que l'on se soucie fort peu de payer. La poésie juvénile a ses immunités. Et, quand le but est noble, on n'est pas impitoyable à qui l'a dépassé.

J'évoquais, à l'instant, l'ombre farouche du Barbier de 1830 :

Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine :
Sois maudit, ô Napoléon !

Le Napoléon de Barbier n'est pas celui de Gautier ; les *Châtiments* n'avaient pas semé la colère et la haine en vain. Notre poète, fier républicain, démocrate enthousiaste, nourrissait une sainte indignation contre l'auteur du coup d'Etat de 1851. Cette indignation éclata dans un grand poème : *Assassins et Régicides*, le morceau le plus étendu que nous ayons de Gautier. On était en 1867. L'Exposition universelle ajoutait un fleuron à la couronne impériale. Napoléon III était à l'apogée de sa gloire. Tous les souverains d'Europe recherchaient son amitié. Le czar Alexandre, oubliant les souvenirs de Crimée, fit le voyage de Paris. L'entrevue se serait passée sans incidents, si un Polonais, du nom de Bérézowski, n'avait tiré sur l'empereur de Russie, qu'il manqua d'ailleurs.

Cet attentat inspira les pages vengeresses d'*Assassins et Régicides*. En vers iambiques, où l'on regrette la précipitation du travail et l'enflure, Paul Gautier nous retrace l'histoire des tyrannicides, depuis Harmodius et Aristogiton jusqu'à Bérézowski, avec Brutus, Guillaume Tell, tous les héros de l'arbalète ou du poignard. Par exemple, il n'y va pas de main morte dans son apologie sans réserve des tragiques ennemis du despotisme :

Mais que se réveillant, bienfaisante et légère,
La brise de la liberté,
De ses âcres parfums remplisse l'atmosphère, —
Et, dans sa sauvage beauté,
Le peuple se relève ; une aurore nouvelle
Va, joyeuse, éclairer ses pas.
Il étend son bras fort, et le trône chancelle,
Chancelle et tombe avec fracas !

Puis, étant souverain, le peuple devient juge ;
Il assigne à son tribunal
L'opresseur qui, tremblant, cherche en vain son refuge
Devant l'arrêt juste et fatal...
Et, quand l'heure a sonné, le drame se termine,
Selon qu'on est Charles ou Louis,
Par la hache saxonne, — ou par la guillotine,
Dans Witehall, — ou dans Paris.
Ce sang qu'a répandu, rouge et tiède rosée,
La main de la Légalité,
Rend sa force féconde à la terre épuisée
Par la royale avidité.
Le monde entier récolte une moisson de gloire,
Des droits nouveaux, des jours meilleurs,
Et, dans un livre d'or, au temple de mémoire,
Il écrit le nom des semeurs.

Est-ce assez jeune, assez farouche et sauvage ? Est-ce assez la paraphrase du vers de Victor Hugo :

Tu peux tuer cet homme avec tranquillité ?

J'ai négligé à dessein les passages les plus violents, et qui sont dans ce ton :

Entrez dans la cité du maître des Russies,
Entrez dans Vienne, dans Berlin...
Non, n'allez pas si loin, — allez aux Tuileries,
Et vous trouverez l'assassin !

La fin du poème, plus sereine et d'une superbe allure, chante comme un cantique de liberté. Après avoir excusé, en des iambes énergiques et de bonne frappe, la tentative de Bérézowski, Gautier évoque encore les noms des Brutus de tous les temps et s'écrie :

Oh ! les noms de ceux-là seront grands dans l'histoire !
On n'en oubliera pas un seul ;
Qu'ils meurent ! C'est pour eux qu'en un manteau de gloire
Va se changer le froid linceul.
Et si, dans l'avenir, il est quelques jours sombres,
Pleins d'un respect religieux,
Nos enfants inspirés évoqueront leurs ombres,
Comme des messagers des cieux.

Alors reflleurira cette vertu civique
Que l'on croyait morte à jamais,
Et, sur la radiieuse et sainte République,
Planera l'ange de la Paix.

Les derniers Gaulois sont un bardit breton, d'une large facture. Ils célèbrent :

Ce Vercingétorix, ce chef des cent vallées,

qui est, depuis deux ans, tombé sous la hache du licteur. Comme un esclave, derrière le char du triomphateur, on a trainé le martyr par les rues de l'*Urbs*. Mais le bourreau s'affaissé à son tour sous les coups de Brutus.

Le poème est d'un effet saisissant, avec son refrain d'espérance et de haine :

Coule, sang du captif ! O vermeille rosée.
Tombe pour féconder cette terre épuisée !
Tombe et coule toujours ! que de chaque sillon
S'élève abondamment une riche moisson !
Les temps sont arrivés ; l'aube sereine brille :
La Vengeance stoïque aiguise sa faucille.

Je me borne à signaler deux pièces intéressantes : *L'arbrisseau qui croît à Orbe* (cet arbrisseau était un journal humoristique et littéraire : *Les feuilles de Houx*, qui ont vécu ce que vivent... les feuilles) et *Celle qui vend son corps*. *Eux deux* est de cette inspiration byronienne qui anime les *Premières Poésies* de Musset : *lui* a perdu son corps et son âme dans les plaisirs ; *elle* a vainement redemandé l'infidèle, qui ne reviendra plus...

J'ai brièvement passé en revue les poésies originales de Gautier. Il me reste à parler de ses traductions de poètes étrangers, Heine, Uhland, Chamisso.

L'allemand est rebelle à ceux qui s'essaient à transporter dans notre langue du Goethe, du Schiller ou du Rückert. Il ne suffit pas, si l'on veut être un traducteur consciencieux et heureux, de faire de l'à peu près. Il y faut non seulement une connaissance parfaite de l'idiome original, mais le sens de son génie. Il faut aussi posséder sa langue et savoir la plier à toutes les difficultés. Je n'ai pas à dire combien Gautier excellait à rendre en français les œuvres des poètes

d'Outre-Rhin. Le témoignage de Rambert, que j'ai précédemment invoqué, me dispense de tous commentaires.

Le volume des *Poésies* compte une cinquantaine de traductions pour lesquelles Henri Heine a fourni le plus fort contingent. Afin que l'on ait une idée exacte du talent de Gautier, adaptateur de poètes allemands, je me contenterai de transcrire ici sa traduction de *Loreley* :

Mes pensers sont mélancoliques ;
Je ne sais pas pourquoi
Une histoire des temps antiques
Me cause un vague effroi.

L'air est frais ; voici la soirée ;
Le Rhin fuit lent et sourd ;
La cime des monts s'est dorée
Aux derniers feux du jour.

Une superbe jeune fille
S'assied non loin du bord,
Et, sous sa couronne qui brille,
Lisse ses cheveux d'or.

D'un peigne d'or elle les tresse,
Et d'un ton séducteur,
Module un hymne d'une ivresse
Douce et funeste au cœur.

Le nocher dans sa barque frêle,
Pris d'un mal inouï,
Lève un œil fasciné vers elle, —
Mais l'abîme est sous lui.

Le gouffre s'entrouvre ; il entraîne
Nacelle et matelot.
Voilà ce que fait la sirène
Qui chante au bord de l'eau.

Que l'on compare cette traduction avec celle de Marc Monnier ! Je crois que le poète jurassien n'a rien à craindre de ce rapprochement. Et j'ajoute que Gautier a fait mieux que *Loreley*. Voyez *La Couronne*, *La Fille de l'hôtesse d'Umland*, *Amour trahi* de Chamisso :

Nul quand je t'embrassais, ô jeune Athénienne !
Ne fut témoin de nos ébats ;
Les étoiles brillèrent de leur clarté sereine,
Nos cœurs ne se méfiaient pas.

Une étoile en tombant dans la mer s'est glissée,
Elle a parlé de nous au flot,
Et le flot à la rame, et la rame empressée
A tout redit au matelot.

Sur ce thème, il a fait des couplets pour sa belle,
Et, depuis ce funeste jour,
Fillettes et garçons chantent, troupe cruelle,
Les mystères de notre amour.

Voyez aussi la *Barque*, le *Chef d'orchestre*, *Après le carnaval*, *Retour en Allemagne* et tant d'autres lieds ou satires d'Henri Heine.

Le rapide coup d'œil jeté sur l'œuvre de Gautier aura peut-être fait comprendre quel poète remarquablement doué nous avons perdu. A vingt-six ans, il laissait un monument, inachevé sans doute, mais dont la valeur est durable. Si l'on veut ne pas chicaner sur les rimes, souvent pauvres, si l'on consent à pardonner certaines incorrections forcées chez un auteur qui n'a pas eu le temps de se revoir, si l'on excuse le dessin un peu lâche de quelques morceaux, on conviendra que Gautier fut un écrivain d'un souple talent et d'une précoce maturité. Il avait l'inspiration et le feu sacré. Il possédait une langue alerte et ferme, une vue originale des choses et cette faculté si rare du symbole poétique. Enfin, il eut le mérite peu commun de savoir brider son imagination et de rompre avec la phraséologie lyrique fort en honneur chez les épigones du romantisme. Tous ses vers expriment une idée. Chez lui, la pensée est toujours vive et forte, et ce n'est pas à lui qu'on appliquerait le mot du Nama Roumestan de Daudet : « Quand je ne parle pas, je ne pense pas. »

Le volume de Gautier me remet en mémoire une fine réflexion d'Alphonse Karr : « Entre la beauté qui se prouve et la beauté qui s'éprouve, le choix ne saurait être ni bien long, ni bien douteux ». Il a précisément cette « beauté qui

s'éprouvé », ce charme qui n'a rien d'artificiel, cette poésie qui est faite, non point seulement de vocables harmonieux, mais des cris, des plaintes, des rêves et des sourires de l'âme.



VI. Auguste Krieg.¹⁾

1828 — 1863.

Les vers d'Auguste Krieg sont quelque peu d'un autre temps. Il est à peine de l'école romantique, malgré sa prédilection très accentuée pour Lamartine, malgré ses sympathies pour la révolution littéraire de 1830. Sa langue, particulièrement, ne s'est point rafraîchie au vent de renouveau qui soufflait de France ; elle a bien des élans, des coups d'aile, mais, à l'ordinaire, elle manque de jeunesse, c'est-à-dire de vie. Il n'y a rien là que de très naturel. Dans sa calme et courte existence, Krieg ne s'est guère mêlé au bouillonnement de son siècle agité. Il a passé son chemin, dans la paix et dans la foi, chantant à ses heures, comme il savait, les impressions d'une âme généreuse, — en homme de bien et en poète.

Il naquit le 28 février 1828, à Nods. Son père y exerçait les fonctions de pasteur. Mais Auguste Krieg passa une bonne partie de son enfance à Neuveville, où sa famille se fixa dès 1837. Après avoir fait son gymnase à Neuchâtel et à Berne, il partit en 1849 pour Halle. Il y suivit des cours de philosophie et de théologie, chez Witte, Erdmann et d'autres professeurs célèbres de l'époque, pour terminer ses études dans la ville fédérale, en 1852.

Sa vocation poétique paraît s'être révélée dès les années d'université. Je trouve, dans ses *Poésies*, une longue pièce : *A mon lac de Biemme*, portant la date du 22 novembre 1851. Ce morceau, qui gagnerait à être raccourci de moitié, ren-

(1) *Poésies d'Auguste Krieg*, éditées par X. Kohler, 1 vol. in-16, Porrentruy 1879.

ferme de jolis passages, des descriptions agréables, des stances émues. J'en retiens ce gracieux salut à Neuveville :

Et toi, ma Neuveville, auprès des eaux dormantes,
Adossée aux côteaux de pampres recouverts,
On croirait que tu sors de ces ondes tremblantes
 Qui lavent tes bords toujours verts.
Je vois se refléter tes massives tourelles
Et tes blanches maisons dans la plaine d'azur,
Que rasant, en volant, les vives hirondelles
 Sans ternir son miroir si pur...

La fin de cette ode est bien de la poésie de vingt ans. A cet âge de la gaieté, un jeune homme se croirait perdu s'il écrivait des choses gaies. Nous avons tous pleuré — sur le papier — nos mélancolies et nos douleurs littéraires. Que d'autres, après Auguste Krieg, ont repris ce thème obligé des rimeurs de quatre lustres :

Mais pourquoi me bercer d'une vaine chimère ?
Le ciel n'accorde point ses faveurs à mes jours ;
Résignons-nous, mon âme, à vivre solitaire,
 Apprenons à souffrir toujours !...

Ces tristesses, ces désespoirs, mis en vers éplorés, n'empêchèrent point Auguste Krieg d'être consacré au saint ministère en 1852. Son oncle, le professeur Schaffter, était alors pasteur de l'église française à Berne ; notre poète l'assista comme suffragant. En cette même qualité, il officia quelque temps à Corgémont et à Moutier. Désigné pour le poste de Sonvillier, le 17 février 1854, il se maria deux ans après. Vers la fin de 1862, il fut appelé à la cure de Neuveville. A peine installé, la mort vint le surprendre, le 17 mars 1863, à l'âge de trente-cinq ans. Il fut profondément regretté, comme le prouvèrent les témoignages de sympathie prodigués à sa famille. Sa trop brève carrière avait été vouée au travail et à la charité.

Tout en accomplissant ses devoirs pastoraux, il s'occupait volontiers des affaires publiques. On a de lui un mémoire sur le *Remède aux souffrances de l'horlogerie dans le vallon de St-Imier* (1859). Il ne négligeait point les questions d'art et il composa plusieurs études littéraires pour les séances

de la Société jurassienne d'Emulation. Cette société a inséré en 1865, dans ses *Actes*, un fragment important des *Souvenirs d'Italie* d'Auguste Krieg, — sa meilleure œuvre en prose. Ses *Poésies* ont été éditées en 1879, par les soins affectueux de l'érudit et du patriote jurassien Xavier Kohler. On les accueillit assez froidement. Pourquoi? Les hommes passent vite, et seize ans s'étaient écoulés depuis la mort de l'auteur. Or, dans notre pays comme ailleurs, quinze jours, on le sait depuis les stances de Musset à la Malibran,

Font d'une mort récente une vieille nouvelle.

Les *Poésies* d'Auguste Krieg rappellent, de loin, les *Méditations* et les *Harmonies* de Lamartine. Même abondance lyrique, même inspiration religieuse, même grâce rêveuse, avec plus d'intimité. Mais le chantre d'Elvire animait tout du souffle de son génie. Suivre la voie de Lamartine, c'est se condamner à n'être que l'ombre du divin poète. Les rapprochements s'imposent, et les fleurs modestes se perdent, à croître sous la végétation luxuriante de celles qui dressent vers le soleil leurs hautes tiges parées de toute leur verdure, couronnées de toutes leurs corolles... On peut refaire de la chanson, après Béranger. On ne refait plus le *Lac*, après Lamartine.

Le talent de Krieg souffre de n'avoir été souvent qu'un reflet ou un écho. Le poète a toutefois dégagé sa personnalité d'une imitation trop directe, et cela dans ses dernières œuvres. Lentement, le lamartinien songeur en est venu à être mieux qu'un disciple persévérant ou qu'un sosie éteint. Et nous avons eu le *Réveil du Dante*, un poème où de véritables beautés éclatent presque à chaque strophe.

La muse d'Auguste Krieg fut longtemps facile à l'excès. Les vers glissent, glissent, mélodieux et berceurs, mais sans couleur et sans relief. On dirait une de ces rivières de plaine, dont rien n'arrête le cours régulier et tranquille. Cela susurre, et murmure, et chantonne. La musique est charmante, mais elle ne varie point, ou, du moins, elle ne variera que plus tard, après l'orage, les ondes se pressant dans le lit trop étroit. Il n'y eut pas d'orage dans l'existence d'Auguste Krieg; cependant l'âge paie à la vie son tribut d'expériences

et de peines. Aux jours de sa maturité, tout écrivain sérieux se fait original.

Il ne me sera guère possible de citer un morceau complet. Pour les raisons que j'ai sommairement indiquées, l'auteur ne savait pas se borner. Son *Lac de Biemme* compte, par exemple, près de trois cents vers. Les autres pièces, pour être moins amplifiées, ont encore la bonne mesure.

Je goûte beaucoup un hymne enthousiaste à ce pauvre et grand Léopold Robert :

Je te comprends, je sais ce qui trouble ton âme,
Je saisis le secret de tes mornes ennuis :
Dans ce cœur, l'idéal, empreint en traits de flamme,
L'agitait les jours et les nuits.

L'idéal s'enfuyait quand s'enfuyaient tes songes,
Tes efforts ni tes pleurs ne pouvaient l'arrêter ;
Tout ce qui t'entourait te berçait de mensonges,
Et tu te lassais de lutter.

Hélas ! tu fus semblable à l'oiseau de passage,
Infortuné génie, au cygne harmonieux
Qui passe loin des bords sans toucher au rivage,
Et puis, prend son vol vers les cieux.

Toutes les strophes de cette poésie, qui date de 1852, n'ont pas cette franche allure et celles mêmes que je transcris ne sont point parfaites. Il faut avouer que Krieg composait très vite et ne se relisait guère. On peut en juger par ces échantillons de style fâcheux.

Il plaint, entre autres, Léopold Robert d'avoir aimé « un objet d'un illustre sang ». Il nous parle des *Pêcheurs*, « le dernier produit de son pinceau ».

Mais une inspiration réelle circule à travers toute la pièce et les alexandrins bien venus n'y sont point rares.

J'en dirai autant d'une épître : *Aux poètes jurassiens*, avec ce motto de Lamartine :

Les dieux ont fait pour eux la gloire de ce monde,
Mais la lyre est à nous.

Mon pays vibre d'une chaude tendresse pour ce bien-aimé Jura, que Krieg n'a cessé de chanter. *Résignation* est

certainement l'une des œuvres les plus remarquables du volume. Comme nous faisons tous, à quelque tournant du chemin, le poète jette un regard en arrière, évoque ses illusions, gémit sur elles :

Pourtant, je m'étais dit, commençant ma carrière :
Aux clartés de la vie, ouvrons notre paupière,
Dans ce fleuve vermeil plongeons-nous tout entier !
J'éviterai le deuil qu'on dit inévitable ;
Si tout est passager, mon bonheur sera stable,
Et des fleurs, de mes jours orneront le sentier...

Les fleurs se sont fanées, mais leur parfum reste. Et qu'importe si l'on est sûr de garder, malgré tout, l'idéal et l'amour !

Je mentionne seulement *Tristesse d'automne*, *Rêverie*, *Sonvillier*, *Désir*, qui n'offrent rien d'excellent, ou si l'on préfère, rien de nouveau. Ces deux adjectifs sont synonymes en littérature, comme dans tous les domaines de l'art.

Consolation est un peu, avec moins de force et d'éclat, la *Consolation à M. Du Perrier*, de Malherbe. Elle est adressée aussi à un père qui a perdu sa fille :

Maintenant elle est là comme une fleur flétrie !
Son œil est déjà terne et sa bouche chérie
Ne nous parlera plus.
Hélas ! elle a trop tôt terminé sa journée...
Mon Dieu, trop tôt la poudre en poudre est retournée,
Et nos regrets sont superflus.

Trop tôt ? Non, quand de Dieu la sagesse éternelle,
De ce monde d'exil quelque jour nous rappelle,
Nous cédon à sa volonté ..
Pour elle, après des jours de poignante détresse,
Elle a senti l'effet de la sainte promesse,
Elle a vu l'immortalité.

A toi est un chant du fiancé à la future compagne. Rarement, comme il convenait, le poète fut mieux inspiré. Plein de reconnaissance, de fierté, d'allégresse et d'amour, le cœur se livre. Il n'est pas de poésie supérieure à celle que nous faisons librement, sous le coup de l'émotion, et qui s'échappe

du plus profond de notre être. Pas d'artifice de langage, aucun souci de rhétorique. La lyre a d'elle-même frémi... *Souvenir* est dédié au peintre Aurèle Robert. le frère de Léopold. L'élégie s'achève en cantique, sur ces beaux vers :

Dormons, comme l'enfant, sans crainte en ce bas lieu :
Maint œil ami s'éteint, mainte bouche est fermée,
Frères, même en pleurant une ombre bien-aimée,
Prions — il est un ciel ! — croyons — il est un Dieu !

Désormais, la forme aura plus d'ampleur. Les incertitudes et les embarras de l'écrivain s'atténueront d'une façon très sensible. Auguste Krieg est autre chose qu'un pâle Lamartine de province. Le défaut de la proximité persiste néanmoins.

Le *Butelier de Neuveville* serait une fort jolie chanson, si l'on en retranchait la moitié des couplets. Mais rien de plus aimable que le *Campanile*, une pièce que, du reste, le poète n'a pu revoir :

Quand vous aurez quitté la plaine
Dont Florence est la souveraine,
Où l'indolente et belle reine
Sourit au dôme, son beau roi ;
Que, loin de ce charmant rivage,
La tour, qui dicte cette page
Vous tienne parfois ce langage :
« Pensez à moi ! »

.....
Et si votre âme, dans la brume,
En de vains désirs se consume,
Et si vous goûtez l'amertume
Du monde, à la coupe de fiel :
Comme sa svelte et belle cime
S'élève, joyeuse et sublime,
D'un cœur qu'un saint espoir anime,
Pensez au Ciel !

Pour un salut à « nos frères de Porrentruy », le *Passé* est encore bien long, quoique d'un mouvement large et d'une noble poésie. Je me garderai bien d'adresser le même reproche au *Nid*, cette délicieuse bluette, qui est l'œuvre

la plus connue de Krieg. Le « Nid », c'est la maison du poète. On y vit heureux, en y vivant caché, dans ce recoin béni,

Couvert de mystère et d'ombre
Par la mousse épaisse et sombre
D'un tronc à demi couché.
Cinq oisillons sans plumage
Y passaient, de leur jeune âge,
Les premiers jours, les plus beaux ;
La mère étendait ses ailes
Et les amours paternelles
Faisaient vibrer les échos..

L'heure est à la joie. La petite famille grandit. Hélas ! les jours mauvais ne lui seront point épargnés. Il est, du moins, des consolations à toutes les tristesses, des baumes pour toutes les blessures :

Un jour, un jour, la distance,
L'exil, l'ennui, la souffrance,
Tout aura fini pour nous :
Nous aurons ouvert les ailes
Vers les sphères éternelles,
Pour nous y retrouver tous !

Je ne puis que citer l'*Emulation*, *Les deux monuments*, *A M. Florian Imer*, pour arriver au morceau capital du recueil : *Le Réveil du Dante*. Ce n'est malheureusement qu'une ébauche. La mort n'a pas permis à l'auteur de remettre son poème sur le métier. Mais Krieg a prouvé que son art n'était pas indigne de saluer le génie :

Après un jour brûlant, l'ombre était descendue.
L'air tiède de la nuit caressait chaque rue ;
Florence s'endormit dans son jardin en fleurs :
Et la Belle, rêvant à sa grandeur passée,
Au bruit de son Arno nonchalamment bercée,
Oubliait ses soupirs et ses longues douleurs.

Notre poète se promène par les rues de la « Belle ». Il nous fait une description enthousiaste de l'admirable cité.
Mais

Le Dante tout à coup apparut à ma vue ;
Son manteau rouge errait sur son épaule nue ;
C'était son front pensif et son teint basané ;
Le laurier entourait sa chevelure noire,
Et son œil sur ces lieux si chers à sa mémoire
Promena lentement un regard étonné.

Il s'anima soudain, et sa bouche inspirée :
« Je te revois, dit-elle, ô Florence adorée,
Que mon bras défendait dans les jours de danger.
Combien l'exil est dur au déclin de la vie !
Qu'il est dur de manger un pain que l'on mendie,
De monter les degrés au seuil de l'étranger !

« J'ai dormi bien longtemps dans la triste Ravenne...
Le *Réveil du Dante* abonde en passages de cette allure. Le
vieux Gibelin a été chanté en des vers qu'il n'était pas
présomptueux de mettre dans la bouche de Dante Alighieri.
Lisez encore cette éloquente prosopopée :

Martyrs de tous les temps, vénérables victimes,
Penser, lutter, prier, ce furent leurs seuls crimes.

Albigéois qu'ont frappés des croisades iniques,
Arnold de Brescia, fantômes héroïques,
Il est temps, le jour vient, quittez votre tombeau !

Rienzi, le tribun qu'un peuple aveugle immole,
S'élance radieux au nouveau capitoile,
La vieille Rome enfin retrouve ses splendeurs...
Le glaive va bannir et la mitre et la crosse ;
Enfin va se laver la honte de Canosse,
Guelfes et Gibelins oublieront leurs malheurs.

En vain, Grégoire VII te frappa de la foudre,
Ville des sept coteaux ; lève-toi de la poudre,
Tout le sang des martyrs a fécondé ton sol ;
Songe aux temps primitifs, aux jours des catacombes,
Où les chrétiens joyeux se couchaient dans leurs tombes,
Quand sur ton vieux forum avait prêché Saint-Paul !

Règne, ô Christ, règne seul...

Le Dante continue et finit un peu en précurseur de Luther, par cette invocation au Christ :

„La tiare va tomber ; toi, le front ceint d'épine,
Viens fonder ton royaume où tout est vérité !...

J'ai fait, en commençant, mes réserves sur certaines poésies d'Auguste Krieg. Des strophes pareilles à celles que je viens de transcrire ne permettent plus de marchander sur des rimes faibles, de s'attarder à de légères défaillances. Le sort a voulu, pour Krieg, comme pour Paul Gautier, que l'œuvre fut interrompue au moment où l'ouvrier entrait en pleine possession de son talent. Les promesses étaient là ; ils n'ont pu les tenir toutes. Et c'est avec un sentiment de profonde mélancolie que l'on s'arrête devant ces existences si prématurément brisées.

Auguste Krieg a vu trop tôt se réaliser les derniers vers de ses stances au *Lac de Biemme*. C'est à Neuveville, en effet, près des bords riants où s'écoula son enfance, qu'il a fermé les yeux avant l'heure :

Mon cœur, auprès de toi, sans plus jamais se plaindre,
O mon beau lac, viendra mourir !

V. Edouard Tièche.¹⁾

1843 — 1883.

La vie d'Edouard Tièche fut aussi calme que celle d'Auguste Krieg. La ressemblance entre les deux poètes ne s'arrête pas là. Tous deux de santé chétive, tous deux d'un esprit tourné vers les choses religieuses, tous deux issus de familles où l'on était pasteur de père en fils, tous deux ayant un vif goût littéraire, tous deux mourant à la fleur de l'âge, après avoir connu, en des unions bénies autant que brèves, les grandes joies du cœur... Le rapprochement est saisissant. On verra mieux encore par ces notes sur la

(1) *Soirées d'hiver*, par E. Tièche, Neuchâtel, 1 vol. in-12, 1877.

vie et l'œuvre d'Edouard Tièche, les frappantes analogies qui existent entre l'auteur du *Réveil du Dante* et celui des *Soirées d'hiver*. Il semble qu'on ait devant soi deux frères autant que deux poètes.

Né en 1843, à Bévillard, où son père exerça pendant plus de trente ans les fonctions de pasteur, Edouard Tièche fut atteint, dès la première enfance, d'une maladie douloureuse (une sorte de lèpre) dont il ne put jamais se guérir entièrement. On le destinait sans doute à la carrière théologique, mais sa constitution débile lui interdit des études suivies, et, bientôt, il dût quitter le collège de Bienne, où il avait passé quelques années. Incapable de s'adonner à des travaux suivis, il employa son temps à lire et à courir la campagne. Sa vocation littéraire s'éveilla tout naturellement. Il oubliait ses souffrances physiques pour se livrer à la poésie et à la botanique, une science qu'il cultiva longtemps avec amour. Sa santé s'étant améliorée, ses parents le firent entrer, en qualité de commis, à la fabrique d'horlogerie de Reconvillier. Ils ne pouvaient admettre que ce grand garçon restât inactif, à rêver et à enrichir son herbier, quand les jeunes gens de son âge avaient tous quelque métier. Les heures du bureau, la prose des affaires, eurent bien vite raison du convalescent, encore faible, qu'était Edouard Tièche. Il retomba malade et dut rentrer au foyer. Il y demeura jusqu'à la mort de son père, qui survint en 1868. Condamné à n'avoir pas d'occupations régulières, mais d'un tempérament laborieux, il avait su profiter de son séjour forcé à la maison. Il comble les lacunes de son instruction, nécessairement fort incomplète. Il devient surtout un botaniste d'un réel mérite. Et, de tout son cœur, il se voue à la poésie.

En 1868, la place de maître de français à l'école Lerber (Berne) lui fut offerte. Il s'empressa de l'accepter, quoique la maladie lui tînt encore rigueur. Marié en 1875, il publia deux ans plus tard son unique volume de vers, dont la meilleure partie est consacrée à chanter son bonheur. Vers 1877, sa santé, toujours chancelante, l'obligea d'abandonner l'enseignement et de chercher une carrière moins pénible. Attaché comme traducteur au département fédéral de l'agriculture et du commerce, il ne put jouir longtemps d'une

position assurée et tranquille. Au printemps de l'année 1883, il voulut revoir son village natal. A peine de retour à Berne, il s'éteignit doucement, le 11 avril.

* * *

L'œuvre poétique de Tièche est modeste. Son talent, tout de grâce sensible et de douce mélancolie, ne devait pas faire grand bruit. C'est, au reste, sans aucune préoccupation de gloire, sans rechercher autre chose dans la poésie qu'une source de délassements supérieurs et d'intimes effusions, qu'Edouard Tièche s'est mis à chanter. Pour lui, la muse était une amie à laquelle il contait ses joies et ses souffrances. Il ne lui demandait ni l'encens ni les feuilles de laurier. A quoi bon ? Il a fallu qu'on le pressât, sans doute, pour qu'il consentît à publier son aimable volume des *Soirées d'hiver*. Il est heureux qu'il se soit laissé fléchir, car il nous a donné non point un livre de haute valeur littéraire, mais un bon livre, plein de pensées nobles et tendres. La note religieuse y domine, comme dans le recueil de Krieg. Cependant Tièche n'est point insensible aux choses de la vie profane. Le ciel ne lui fait pas oublier la terre. Le croyant ne juge pas qu'il déchoit à aimer, à chanter, à pleurer comme nous. Au surplus, rien de maladif ni de désespéré chez ce poète dont la vie fut un long martyre du corps. Il n'était pas de ces raffinés et de ces dégénérés, qui allaient entonner l'hymne baudelairien de la « décadence ». Il ne rougissait point d'être de bonne vieille race, saine de cœur et d'esprit. Ses douleurs étaient résignées, ses joies faciles :

Ah ! pour jouir beaucoup, comme il suffit de peu !

C'est le dernier vers de son volume, en même temps que le trait distinctif de cette âme simple et droite.

L'œuvre de Tièche ne tiendra donc pas une grande place dans la littérature romande. Elle ne sort de pair ni par l'éclat du style, ni par la nouveauté du fond. La versification en est agréable, mais rien de plus. Rimes et rythmes ne sont pas de notre époque, si exclusivement éprise de la forme. Le poète sait son métier, comme on le savait jadis. Les thèmes sur lesquels s'est répandue la fantaisie de Tièche,

sont les thèmes éternellement jeunes, — pour qui les rajeunit. Ses vers ont de l'émotion, de la grâce, quelque chose de pénétrant et parfois de chaleureux, toutes qualités qui sont propres aux auteurs de notre petit pays. Il me semble même qu'il y a chez Edouard Tièche un accent que l'on ne trouve à égal degré chez aucun de ses confrères en poésie jurassienne, un attendrissement naïf et une douceur rêveuse que nul d'entre eux n'a exprimés comme lui.

Je n'ai pas l'intention d'analyser les *Soirées d'hiver*. Toutes ces pages procèdent d'une même inspiration, viennent de la même source et répètent la même chanson. L'intimité, l'intimité toujours, dans les pièces amoureuses, dans les odes à la patrie, dans les épîtres amicales, dans le volume entier. Je détacherai du recueil deux ou trois poésies qui m'ont plus particulièrement touché. Je commence par la plus délicate de ces fleurs modestes, qui ont leur prix néanmoins,
Ma mère :

Je connais une âme pieuse,
Riche de douce humilité,
Qui, toujours sereine et joyeuse,
Me parle de félicité ;
Cœur noble que l'amour éclaire,
Et qui, loin du bruyant chemin,
Se laisse guider par la main ;
N'est-ce pas ? c'est bien toi, ma mère ?

Quand le bonheur sur notre voie
Doucement vient s'épanouir,
Mêlant sa joie à notre joie,
Qui sait mieux aimer et jouir ?
Et quand, par un ordre sévère,
L'horizon vient à s'assombrir,
Qui sait aimer, sachant souffrir ?
N'est-ce pas ? c'est bien toi, ma mère ?

Qui sourit d'un regard limpide
En voyant avancer toujours,
D'une aile invisible et rapide,
Ce jour qui termine nos jours ?

Qui dit tout bas : en Dieu j'espère,
Je l'aime et garde au fond du cœur
Ce que m'a promis mon Sauveur ?
N'est-ce pas ? c'est bien toi, ma mère ?

Dans les *Cloches*, par exemple, il y a plus de mélancolie, dans le *Vieux tilleul*, plus de vigueur, mais le genre varie à peine. Tièche eut aussi ses heures de gaieté. Son rire est le sourire du sage. Je n'en veux pour preuve que l'*Individualité* :

Faut-il donc, loin de mon sentier,
Suivre avec vous la grande route,
Me donner à vous tout entier ?
Je ne serais plus rien sans doute.
Non, mes amis, je n'irai pas,
Et voici la clef du problème :
Ce qu'il faut toujours ici-bas,
Ce qu'il faut être, c'est soi-même.

Vous en doutez, car aujourd'hui,
Que du progrès brille l'aurore,
Plus d'un n'est que l'ombre d'autrui,
L'autre n'est rien, --- c'est moins encore ;
Beaucoup, de leur premier avoir,
N'ont gardé qu'un nom de baptême ;
Combien sont morts sans le savoir ?
Mais moi, j'entends rester moi-même...

Je laisserai de côté de nombreuses pages qui chantent les tendresses et les bonheurs de la famille. Mais on m'excusera d'emprunter au *Dernier rayon*, ces deux strophes d'une si gracieuse simplicité :

Un reste de soleil dorait encor les branches,
Le mystère gagnait les bois silencieux,
Et le soir, refermant les anémones blanches,
Cachait comme un trésor leur nectar précieux.

Parfois je surprénais, musique calme et douce,
Ton soupir, plus léger que l'oiseau dans son vol ;
Puis, l'on n'entendait plus que nos pas sur la mousse
Et le concert lointain de quelque rossignol.

A mon gré, la plus heureuse inspiration d'Edouard Tièche
est le morceau : intitulé *A mes élèves* :

Enfants, joyeux essaim que l'école rassemble,
Abeilles et bourdons dans un même rucher,
Et qui trépignez tant que parfois le sol tremble
Et que notre maison menace de pencher !

Poétiques enfants, vous que l'hiver amuse
Et qui courez au froid, le teint frais et vermeil,
N'aurez-vous pas le don de réveiller ma muse
Qui dort depuis longtemps d'un si profond sommeil ?

Que vous dirai-je donc, armé d'une grammaire,
Pédant maître d'école, — un pédagogue enfin —
Qui fait couler des yeux plus d'une larme amère
Et gronde chaque jour, la verge dans la main ?

Que vous dirai-je, à vous, troupe désordonnée
Qui pensez à vos jeux et le jour et la nuit,
Sans me laisser finir la tâche de l'année,
A force de colère, et de peine, et de bruit ?

Vous qui venez me dire après neuf mois d'école,
A moi qui vous entends tout pâle de courroux,
Que César fut un pape... O jeunesse frivole,
Martine était savante encore auprès de vous !

Votre science à vous, ce sont vos algarades,
C'est renverser un banc, mettre tout en émoi,
Ou barbouiller de craie un de vos camarades,
Pauvre souffre-douleurs qui souffre moins que moi.

Ah ! ma bile s'échauffe en dépit de moi-même !
Que de soins prodigués, que de soins superflus !
Que vous dirai-je donc ?... Hélas ! que je vous aime
Et voudrais, chers enfants, vous aimer encor plus.

Cela ne rapelle-t-il pas le :

Coquins d'enfants, chers petits bien-aimés,
de Juste Olivier ?

On a vu que Tièche n'adore pas les pédagogues, quoique du métier. Il leur dit même leur fait dans une longue apostrophe, où il les accuse de ne pas comprendre l'enfance, de gâter la jeunesse à force de méthodes et de systèmes, pour donner à l'humanité :

Des machines parfois, mais des hommes jamais.

Ces quelques extraits suffiront, je crois, pour faire connaître le poète des *Soirées d'hiver*. C'est cordial, c'est honnête, et d'un sentiment qui n'est point banal tant il est sincère. Mais le recueil de Tièche est plus un souvenir qu'autre chose. Il évoque les jours passés d'une poésie qui n'a plus d'adeptes. Il nous ramène en arrière, et bien loin. Il ne pouvait éclore que dans cette Suisse romande, qui retarde toujours un peu, en littérature, gardant avec vigilance les vénérables traditions et mal accueillante à la modernité. Eh ! quoi, nous aimons dans toutes les œuvres cette belle santé d'esprit, qui se maintient par la foi en l'Idéal, et nous les jugeons avec cette prudence, qui, jadis, s'appelait tout uniment : la vertu. Les *Soirées d'hiver* ne trouveront parmi nous que des amis fidèles et des critiques indulgents.



VI. Napoléon Vernier.¹⁾

1807 — 1885.

L'amour de la poésie commencerait-il par l'amour des fleurs ? Ce fut le cas pour Edouard Tièche, et plus encore pour Napoléon Vernier qui, poète à ses heures, fut jardinier pendant un bon demi-siècle. Et, avec lui, nous reculons jusqu'aux derniers classiques. Ni les romantiques, ni les parnassiens n'ont dérangé sa prosodie ou formé son âme. Ce n'est pas lui qui eût dit, non plus, avec Verlaine :

Nous voulons la nuance encor,
Pas la couleur, rien que la nuance,

(1) *Fables, pensées et poésies*, par Napoléon Vernier, 1 vol. in-12, Porrentruy, 1865 ; voir une courte notice que j'ai publiée sur cet écrivain, dans les *Bernische Biographien*, vol. I, p. 419 à 420.

et qui eût écrit, comme le poète de *Jadis et naguère*,

D'un style d'or où la langueur du soleil danse.

Comment l'eût-il fait ? Jean-Napoléon Vernier, né à Belfort, le 23 février 1807, est un fils de ses œuvres. C'est à peine s'il fréquenta l'école primaire. Il fut son propre instituteur. Une envie démesurée d'apprendre, un goût passionné de la lecture lui aidèrent à compléter son instruction. « Les beaux vers, nous raconte-t-il dans la copieuse et captivante autobiographie qui sert d'introduction à son volume de *Fables, pensées et poésies*, m'impressionnaient tellement que j'avais retenu tout un chant de la *Henriade* et des scènes entières de *Phèdre*, d'*Andromaque* et d'*Athalie*. Je me délectais aussi de belle prose, sans pouvoir me rassasier de *Télémaque*, des *Nuits* d'Young et des *Ruines* de Volney. » Mais il fallait vivre. Le jeune Vernier fit de l'horticulture. Il exerça son métier en Allemagne d'abord, puis en Autriche. La place de directeur du Jardin botanique de Porrentruy devint vacante en 1845 ; on la lui offrit, il l'accepta et y resta pendant de longues années. Ses connaissances très étendues lui permirent de collaborer utilement aux *Flores* de Thurmann et de Godet. Il mourut à Porrentruy, le 5 février 1885.

On ne s'étonnera pas que Vernier n'ait jamais été qu'un amateur en poésie et qu'il ne se soit point soucié de devancer le mouvement littéraire de son temps, ni même de le suivre de très près. Ses fonctions n'étaient pas une sinécure et il ne pouvait donner que ses rares loisirs à la Muse. Nous savons de plus, qu'à Porrentruy, pendant la belle période que résume et qu'illustre le nom de Jules Thurmann, les sciences étaient plus en honneur que les lettres et les anciens auteurs plus admirés que les nouveaux. Un autodidacte, tel que Vernier, devait même être en retard sur son milieu. Sa versification est celle des classiques de la décadence, sèche, froide et nue. Mais il avait de l'imagination, du sentiment et de l'esprit, comme on pourra s'en convaincre.

Ses *Fables, pensées et poésies* ne suffisent pas à nous initier aux ressources variées de ce talent plus original qu'exercé. J'ai eu l'occasion de parcourir un recueil manuscrit de

poésies auxquelles il avait mis la dernière main peu de temps avant sa mort. Ni les jolis vers, ni les motifs ingénieux, ni les piquantes inspirations n'y étaient rares. Mais tout cela était bien mêlé et bien touffu. La forme surtout laissait presque toujours à désirer.

C'est un dessein téméraire que celui de composer des fables après La Fontaine. Tous ceux qui, après le « bonhomme », se sont essayés à ce genre où, du premier coup, il avait atteint la perfection, y ont piteusement échoué ou n'y furent que médiocres. Vernier, cependant, n'est pas l'un des plus mauvais continuateurs du maître. Si sa langue avait plus de souplesse et de couleur, quelques-unes de ses fables seraient de fort agréables petites choses. La moralité, en est, à l'ordinaire, habilement amenée ; elles ont, parfois, de la grâce et du trait. Je ne puis multiplier les citations. Mais que direz-vous, par exemple, des *Echasses* ?

Les oiseaux du pays viennent de décider
Que le plus grand d'entre eux devra les commander :
Ce chef est à choisir dans les plus hautes classes.
Pour le héron déjà l'on vote avec ardeur ;
Le cygne dit alors : Arrêtez ! sa grandeur
Ne provient que de ses échasses.
De maint personnage important
On pourrait bien en dire autant.

Ou de la *Fauvette reconnaissante* ?

Seigneur, je te bénis. Si faible que je sois,
Parmi les êtres nés aux heureux tu me mêles.
Pour chanter le bonheur, tu m'as donné la voix ;
Pour m'élever à toi, tu m'as donné des ailes.

Ou encore de la pièce intitulée : le *Coq et le chapon*, apologue amusant, auquel les auteurs pourraient souvent renvoyer les critiques grincheux, en guise de remerciements ?

Un coq se promenait avec tout son cortège
De poules, de poulets et de poussins joyeux,
Famille, qu'en vrai père, il chérit et protège,
Quand survint un chapon, personnage enuyeux.

— Comment, dit-celui-ci, tu crois faire parade
De tes enfants si laids, si répugnants à voir !
Va plutôt te cacher avec eux, camarade,
Tu ferais beaucoup mieux et devrais le savoir.
Le coq dit : — Je sais bien, indigne créature,
Que l'envie à parler sur ce ton se réduit ;
Mais pourquoi m'insulter dans ma progéniture,
Toi qui n'a jamais rien produit ?
O vous, dont la critique est l'importante affaire,
Montrez-nous donc d'abord ce que vous savez faire !

Vous voyez comme moi les défauts très apparents, et les qualités aussi, du fabuliste Vernier. La matière est là ; l'ouvrier n'en tire qu'un honnête parti, tant il y a, qu'en littérature, rien ne vaut et rien ne demeure qui n'ait été caressé par le chaud et brillant rayon de l'art, — cet art auquel Vernier rendait un ardent mais trop stérile hommage dans ses strophes à Lamartine :

Pour nous, poètes, l'art, c'est le vrai, c'est le beau.

Le « vrai », Napoléon Vernier le rencontre habituellement. Mais le « beau » ? Il a le cœur d'un poète ; il n'a pas l'oreille du musicien, ni les yeux de l'artiste. Locutions prosaïques, rimes banales, lourdes chevilles déparent ses vers à chaque instant. Le métier, le métier ! On s'en aperçoit encore, on en est même plus vivement frappé, dans les traductions que Vernier a faites d'odes et de ballades allemandes. Il était pénétré des meilleures intentions, certes : « Je suis, explique-t-il dans son autobiographie, resté fidèle à la pensée qui a présidé à leur création. Où je n'ai pu conserver les mêmes images, je les ai remplacées par leur équivalent... Le plus grand obstacle, à mon avis, était de rendre en quelque sorte le rythme et le nombre que notre langue ne possède pas. Je l'ai fait en employant la même coupe de vers et la même quantité des syllabes. »... N'était-ce pas, proprement, tenter l'impossible ? Seul un poète rompu aux difficultés de la prosodie aurait pu s'aventurer dans une semblable entreprise. Marc Monnier, un virtuose, a pu tenir cette gageure dans son *Faust*, qui est merveilleux et qui, malgré tout, n'en est pas moins décevant. Napoléon Vernier,

lui, trahit son modèle plus qu'il ne le traduit. En voulez-vous une preuve ? Qui d'entre vous n'a lu et admiré la *Lenore* de Bürger ? Voici ce qu'elle est devenue, sous la plume de Vernier :

Lenore s'éveille, éprouvant
L'effet d'un mauvais rêve :
— « Wilhelm, est-tu mort ou vivant ?
« Dis ! à mes maux fais trêve » !
Wilhelm, parti depuis longtemps,
Est à la guerre de sept ans...

Vous me priez de ne point prolonger le supplice, n'est-ce pas ? Et vous n'exigez point que je vous serve une adaptation de l'*Espérance* de Schiller, bien que Vernier l'estime fort :

Des mortels, au bien jaloux de parvenir,
En reconnaissant leur faiblesse...

Où donc se sont évanouis le rythme ailé, le verbe éclatant, l'ardente harmonie de la poésie schillérienne ? Traduire des vers, ce n'est pas les traduire, c'est les refaire tels que l'auteur les eût écrits lui-même dans la langue du traducteur ; en d'autres termes, si ce n'est pas créer, c'est recréer, et toute traduction qui n'est pas une création n'est, selon la pittoresque expression d'Henri Heine, qu'un « clair de lune empaillé ».

On m'accusera d'être bien dur envers Napoléon Vernier. Pour être juste, il importe de signaler, dans son volume, une abondante gerbe de fines et délicates pensées, que Petit-Senn n'eut point reniées (p. 195 à 245), mais qui sont de la prose et dont je n'ai point à m'occuper ici. Il sied également de ne pas mépriser quelques poésies lyriques, un peu perdues dans trop de vers de circonstance et trop de morceaux quelconques, des stances religieuses, *Les adieux*, qui ont de l'allure et de la grandeur, *La nuit*, quelques parties du *Jour des morts*, et surtout ce sonnet sur la Grèce moderne :

Tu pars pour retrouver la Grèce d'autrefois,
La Grèce si vantée et qu'admirait le monde !
Mais l'Olympe est désert, l'Ilissus n'a plus d'onde,
Les champs n'ont plus de fleurs, les dieux n'ont plus de voix

Minerve à ses enfants ne dicte plus ses lois ;
Les arts sont retombés dans une nuit profonde ;
Où croissait le laurier, la ronce seule abonde ;
Le peuple le plus grand ne brille qu'une fois.

En vain, vas-tu chercher des gloires immortelles.
Où sont les Périclès ? où sont les Aristotèles ?
Où sont ces monuments si nobles et si beaux ?

Où sont tous ces héros sortis de mains divines ?
Au lieu de monuments, tu verras des ruines ;
Les grands hommes, ceux-là dorment dans les tombeaux.

Ce sonnet, d'une composition serrée, d'une versification encore embarrassée mais d'un souffle vraiment poétique, nous montre que Vernier pouvait n'être pas un de ces rimeurs à la douzaine, qui font marcher péniblement, et deux à deux, des lignes d'égale longueur.

Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs.

A l'exemple de presque tous ses émules jurassiens, il n'a pas eu le culte nécessaire, le culte sacré de la forme. Mais, dans ses bons moments, aux heures où l'inspiration n'avait pas besoin d'être sollicitée, il lui arrivait d'être supérieur à lui-même, — d'être presque un artiste en même temps qu'un poète.

VII. Xavier Kohler.¹⁾

1823 — 1891.

On ne dira jamais trop tout ce que Xavier Kohler a fait pour son pays. Ce modeste et cet infatigable érudit a consacré sa vie à des travaux éminemment utiles, profondément désintéressés, et qui portent sur toute la vie politique, intellectuelle et morale du Jura bernois. Ce n'était pas un

(1) J'ai publié, dans les *Actes* (2^{me} série, vol. III, p. 65 — 96) une biographie détaillée de X. Kohler ; on me permettra, en conséquence, de ne rappeler ici que très sommairement les principaux faits de sa vie (voir aussi *Bernische Biographien*, vol. II, p. 505 et suiv.).

fabricant de hâtives et copieuses compilations. Savant consciencieux et exigeant, il allait au cœur même des choses. S'il ne nous a pas laissé une de ces grandes œuvres, qui créent une réputation, il s'est prodigué en ingénieuses et solides monographies qui constitueront le plus précieux des trésors pour les futurs historiens de notre patrie. Mais, à côté du fureteur, nous trouvons en Kohler le lettré et le poète. Sa prose facile, limpide et correcte ajoute à ses études sur notre pays un charme d'art qui en rend la lecture particulièrement attrayante. Et nous constaterons que ses poésies, dont plusieurs sont devenues populaires, si elles ne sont que d'un amateur, sont du moins d'un amateur auquel la Muse n'a pas ménagé ses sourires.

Né à Porrentruy, le 2 juillet 1823, Xavier Kohler y fit ses premières études, pour entrer, vers 1838, au collège des jésuites de Fribourg. Il fut appelé, très jeune, à un poste de professeur de littérature française et d'histoire dans sa ville natale. L'antique résidence des princes-évêques était alors l'«Athènes du Jura»; toute une pléiade d'hommes distingués s'y était comme donné rendez-vous : J. Thurmann, l'illustre géologue, le mathématicien Durand, l'égyptologue Parrat, l'archéologue Trouillat, E.-H. Gaullieur, A. Dagnet. En 1847, Kohler fonde, avec quelques-uns de ses amis, la Société jurassienne d'Emulation, dont il sera longtemps le secrétaire général et dont il fut l'un des membres les plus dévoués. Le gouvernement conservateur de 1850 le destitue. Rétabli dans ses fonctions en 1854, il donne sa démission dix ans plus tard, pour passer archiviste du Château. Il revient toutefois à l'enseignement, en 1871, après le renvoi des Ursulines et il dirige à Porrentruy une école libre de jeunes filles.

Le *Kulturkampf* l'avait jeté dans le camp de ses anciens adversaires. Il s'occupe de politique, en homme indépendant et courageux, sans toutefois que, dans la mêlée des partis, il oublie ses chères études. Une attaque d'apoplexie brisa cette carrière si bien remplie, le 27 mai 1891.

On pourra consulter, dans les notices biographiques citées plus haut, la nomenclature des nombreux travaux historiques et littéraires de Xavier Kohler. Nous n'avons à considérer ici que le poète des *Alperoses* et des *Alsaciennes*.

Kohler aima et cultiva la poésie jusqu'à son dernier jour. Sans parler même de ses éditions de Raspieler, de Krieg, de Cuenin, il avait réuni, sous le titre de : *La lyre romande*, des matériaux pour une anthologie complète de nos poètes nationaux ; cette œuvre est demeurée manuscrite, mais elle a été largement mise à profit par ceux qui reprirent l'idée de Kohler. Ses deux recueils de vers, *Alperoses* (1857), *Alsaciennes* (1871) ne sont pas, à la vérité, ce qu'il nous a donné de plus remarquable, ni de plus parfait. S'il chantait, d'une voix fraîche et pure, il ne fut jamais qu'un tendre et gentil *poeta minor* de notre Jura. Même quand il se hausse au genre épique, il ne peut forcer sa nature, ni son âme. Ce qui lui fait surtout défaut, comme à d'autres, c'est le métier, le terrible et l'indispensable métier. Trop attaché à ses labeurs d'érudit pour prêter à la poésie autre chose que ses loisirs, trop peu sensible aux beautés purement extérieures du vers bien fait, admirant sans le suivre le magnifique essor du romantisme français, ne connaissant pas l'école parnassienne, ni Th. Gautier, ni Leconte de Lisle, ni Banville, ni même Sully-Prudhomme ou Coppée, il se confina dans son coin de province et ne chercha guère ses modèles que dans la Suisse romande, Juste Olivier, Blanvalet, Petit-Senn, fort arriérés eux-mêmes et qui, en France, auraient eu comme un air de revenants. Son inspiration est très suisse, très jurassienne, pour tout dire ; l'horizon lui manque et le coup d'aile. Sous ce rapport, Gautier et Besson, qui n'ont, au reste, pas à leur actif le riche bagage scientifique de Kohler, lui sont déjà bien supérieurs. Et pourtant, quelle sincérité d'accent, quelle grâce de la pensée, quelle délicatesse du sentiment, dans maintes pages des *Alperoses* ou des *Alsaciennes* !

Alperoses ! Ce mot n'est-il pas une trouvaille de poète ? Les « alperoses » sont des fleurs de là-haut, qui croissent au long des pentes vertigineuses, dans la grande solitude de la montagne, au milieu de l'auguste silence des sommets, — de ces fleurs

Dont la sereine et douce image
Parle surtout à notre cœur.

Retenez ces deux adjectifs : serein et doux ! C'est la

poésie même de Xavier Kohler ! Il chante l'amitié, la famille, la patrie, que symbolise l'alperose :

C'est l'alperose bien aimée,
L'helvétique myosotis,
Parant sa retraite embaumée
Des chers souvenirs du pays.

A l'enfant, qui, les yeux en larmes,
Vers d'autres ciels porte ses pas,
Sa douce voix, pleine de charmes,
Murmure : « *Ne m'oubliez pas !* »...

Mais qui, dans notre Jura, ne sait quelques strophes de ce morceau par cœur ? Kohler célèbre plus volontiers encore nos gloires et nos vertus nationales, que ses émotions ou ses souvenirs intimes ; ainsi, dans *Nicolas de Flue, Père Girard, La patrie suisse, La terre natale, Le général Dufour, Jules Thurmann*. Il a la foi et la fierté du patriote. Il a même des accents guerriers, lui qui fut le moins belliqueux des hommes. Lors des affaires de Neuchâtel, il embouche la trompette héroïque :

A nous seuls la patrie
De Pury, de Robert,
Où les arts, l'industrie
Fleurissent de concert !
A nous, grappes dorées
Dont Guillaume est jaloux,
Lac, rives adorées, —
Neuchâtel est à nous !

Il est à nous. — La Suisse,
Arborant son drapeau,
De sa Croix protectrice
Couvre le vieux château.
Frères, pour le défendre,
Debout nous sommes tous !
Qu'ils viennent le reprendre...
Neuchâtel est à nous !

La musique s'empare de ses chants. Ses vers et son nom volent sur bien des lèvres. Il n'a pas d'orgueil. Bientôt, il

retourne à ses vieilles amours, il n'est plus, comme il le note dans une ode dédiée à M^{lle} Félicie Stockmar, poète elle aussi,

Que le poète obscur, dont la muse légère
Chante un bleu liseron...

Si l'on songeait à glaner dans les *Alperoses*, on y découvrirait plus d'une pièce qui appelle la citation, outre celles auxquelles j'ai déjà fait allusion, ainsi *Voix du matin*, *Si j'étais petit oiseau*, *Le Christ mourant* et les iambes du *Réveil*, avec quelques jolies traductions de l'allemand, où le naturel du tour sauve les inexpériences du versificateur.

Près de quinze ans se passent. Kohler sème quelques bluettes de droite et de gauche. Le poète serait-il mort en lui ? Il a sommeillé. La tragédie de 1870 le réveillera. Il est bien de sa race, il est un fervent de sa langue. Or la France gît là, mutilée et vaincue. Se demandera-t-il si elle n'est point punie de ses travers et de ses fautes ? Péséra-t-il scrupuleusement dans la balance les raisons et les torts des deux combattants ? Se souviendra-t-il qu'on criait : à Berlin ! avant qu'on eût crié : à Paris ? Non. Et les *Alsaciennes* paraissent.

En voyant que c'étaient des vaincus, j'ai pleuré !

Nous lui pardonnons ses indignations vengeresses, ses haines brûlantes, et jusqu'à ses invectives farouches contre

Ce Guillaume, aujourd'hui fidèle à son mandat,
Qui fait, après Omar, goûter Torquemada

aux villes et provinces de France. Ses *Alsaciennes* sont de la poésie improvisée ; elles ont l'élan et la flamme, mais on ne dispensera de les analyser, car leur valeur littéraire est mince, décidément. Kohler n'a pas le tempérament d'un sonneur de clairon ; la flûte mélodieuse et discrète des *Alperoses* lui convient mieux.

Si Xavier Kohler, poète, est condamné à un oubli plus ou moins rapide, l'historien est assuré, lui, de vivre dans l'avenir. J'accorde qu'il n'ait songé qu'à sa petite patrie et qu'il n'ait guère écrit que pour elle ; le Jura conservera pieusement la mémoire de l'un de ses plus nobles enfants.

Et l'essentiel, ce n'est pas d'être aimé de beaucoup ; c'est d'être bien aimé.

*
*
*

Je suis arrivé au terme de cette longue, trop longue étude sur nos poètes jurassiens. Quand je cherche à rassembler mes impressions, je me sens un peu perplexe. Non point, que l'on m'entende bien, non point que j'éprouve une déception en face de l'œuvre accomplie par ceux de nos écrivains qu'a tentés l'ascension du Parnasse. Ils ne sont pas légion les tout petits pays, qui, dans les conditions particulières où le Jura s'est trouvé, auraient fourni, en un demi-siècle, une contribution plus opulante au trésor littéraire de leur langue nationale. Mais si l'on néglige, pour un instant, les honnêtes amateurs, les paisibles dilettantes du vers, si l'on ne s'arrête qu'aux poètes marqués du divin signe, on ne saurait se défendre d'un sentiment de tristesse. Ils n'ont pu, ni les uns, ni les autres, donner toute leur mesure. Ebauches et fragments, ils ne sont presque pas allés au delà. La destinée ne leur fut pas clémente ; la bonne étoile qui se leva sur leur berceau se lassa trop tôt de briller pour eux. Les dieux aiment-ils vraiment ceux qui meurent jeunes ? Ils ont trop aimé nos poètes, alors. Nul, parmi les mieux doués, n'a dépassé la cinquantaine. Or nous ne sommes pas précoces, nous autres gens de province. La maturité commence tard pour nous. Si, dans les serres chaudes des capitales, dans la fiévreuse atmosphère d'un Paris, un lycéen peut, en sortant de la classe de philosophie, se lancer dans les lettres et parfois y réussir, la plupart d'entre nous n'achèvent leur croissance intellectuelle qu'après leur temps d'Université. La formation de notre caractère est moins laborieuse que celle de notre esprit, et, en ce point, nous devançons peut-être ceux qui, à d'autres égards, sont moins lents que nous. Mais, en littérature, les qualités morales ne remplacent pas le talent et, je l'ai dit, nous ne sommes pas pressés, nous autres Romands, d'acquérir la pleine possession de notre individualité. Il y a, sans doute, des exceptions à la règle : Frédéric Monneron, Alice de Chambrier, Paul Gautier, et encore, chez ce dernier, le débutant se trahit-il constamment. Songez que Gautier est mort à vingt-six ans, Krieg à

trente-cinq, Tièche à quarante, Besson à quarante-sept, Cuenin à quarante-neuf! Rappelez-vous que tous, sauf Gautier, furent chargés d'une tâche assez lourde pour qu'elle prît la très grande moitié de leur vie! Ne perdez pas de vue ceci, c'est que presque tous ignorèrent l'inappréciable stimulant d'un milieu littéraire et ne purent se développer que dans l'isolement de leurs silencieuses retraites, où les livres eux-mêmes n'arrivaient guère! Et enfin, constatez que les recueils de Krieg, Cuenin, Gautier sont des œuvres posthumes et que Paul Besson attend un éditeur encore, tant nos poètes avaient peu de foi en eux-mêmes et dans la sympathie du public.

Comment la poésie jurassienne, peu favorisée par les circonstances, soustraite notamment aux salutaires et vivifiantes influences du dedans et du dehors, n'aurait-elle pas été incapable d'un libre et riche épanouissement? C'est une fleur qui n'a pas eu assez de soleil. Elle n'en a pas moins de fraîches couleurs, sur sa tige trop grêle, et, comme je l'ai noté au début de ces pages, il s'échappe de sa corolle un parfum qui, s'il n'est pas très élégant, ni très subtil, n'a du moins rien d'artificiel, ni de frelaté.

VIRGILE ROSSEL.

